

Poésie

Sri Aurobindo

Poésie

Sri Aurobindo Ashram
Pondichéry

Première édition : 2016

ISBN 978-93-5210-082-8

© Sri Aurobindo Ashram Trust 2016
Publié par l'Ashram de Sri Aurobindo
Service des publications, Pondichéry, 605002
Site internet : <http://www.sabda.in>

Imprimé en Inde
à l'imprimerie de l'Ashram de Sri Aurobindo, Pondichéry

Note du traducteur

Sri Aurobindo était un grand Poète. Il le fut dès son adolescence, et jusqu'à la fin de sa vie il retoucha son Poème épique *Savitri* pour en faire la traduction la plus fidèle possible de ses expériences spirituelles. Il a parlé d'une poésie mantrique qui aurait le pouvoir de rendre réelle la vérité vue et vécue. Or, pour peu que notre âme se lance dans l'aventure, cela est possible. Les poèmes que nous présentons ici en sont la preuve.

Les Poèmes courts de Sri Aurobindo, écrits presque tous en anglais, ont paru pour la première fois en français en 1981, dans une traduction de Galeran d'Esterno, et ont été réimprimés en 1995. Nous en proposons ici une nouvelle traduction, tout en reconnaissant la dette que nous devons au pionnier de cette périlleuse et magique aventure qui consiste à traduire l'intraduisible.

Une version plus récente de certains de ces poèmes ayant été retrouvée assez récemment, nous en donnons ici une traduction inédite. Quelques poèmes qui ne figuraient pas dans la première édition de 1981, ou s'y trouvaient sous un autre titre, ont également été inclus ou mis à jour. Nous avons choisi de ne pas inclure les originaux afin d'alléger la lecture, mais nous souhaitons vivement que le lecteur anglophone s'y reporte afin de goûter la fraîcheur de la Source. La puissance, la beauté et la richesse des expériences qui nourrissent cette poésie ne trouvent guère, dans notre langue, que de maladroits interprètes. Que cela cependant ne nous prive pas du bonheur de nous plonger dans cette poésie du futur où le Mot et l'Esprit s'unissent dans une suprême félicité...

Je remercie tout particulièrement Mirajyoti (Jyoti Sobel) et Mireille Millour pour leur aide précieuse. Mes remerciements également à Michèle Lupsa et Gilles Froelich pour leur relecture attentive et leurs suggestions.

Cristof Alward-Pitoëff

I

Poèmes 1900-1914

Durga Stotra

Mère Durga ! Chevalière au lion, donneuse de tous les pouvoirs, Mère, bien-aimée de Shiva ! Nous, la jeunesse du Bengale, nés de ta Puissance, sommes réunis dans ton temple pour t'adresser notre prière.
Écoute, ô Mère ! Descends sur notre terre du Bengale ! Manifeste-toi !

Mère Durga ! D'âge en âge, naissance après naissance, nous venons ici-bas dans un corps humain, accomplissons ton œuvre et regagnons le foyer de Ta Félicité.
Cette fois encore, en cette naissance, nous voici, consacrés à ton œuvre.
Écoute, ô Mère ! Descends sur notre terre du Bengale ! Sois avec nous, notre Sauveuse !

Mère Durga ! Chevalière au lion, trident en main, ton corps de beauté couvert d'une armure, Mère, donneuse de victoire ! L'Inde attend ta venue, impatiente de te voir sous ta forme de Grâce et de Bonté. Écoute, ô Mère !
Descends sur notre terre du Bengale ! Manifeste-toi !

Mère Durga ! Donneuse de force, d'amour, de connaissance !
Toi qui dans l'essence de ta nature es la Shakti-de-Puissance ! Ô Redoutable, au double visage de Douceur et de Violence ! Dans la bataille de la vie, dans la bataille de l'Inde, c'est toi qui nous as envoyés comme tes guerriers.

Ô Mère, accorde à nos cœurs et nos esprits l'énergie du Titan,
l'audace et la hardiesse du Titan dans toutes nos actions. Accorde, ô Mère,
à notre cœur et notre intelligence la force de caractère et la connaissance d'un dieu !

Mère Durga ! Le peuple de l'Inde, noble entre tous, était englouti dans d'épaisses
ténèbres. Mais voici que peu à peu, ô Mère, tu te lèves à l'extrême horizon
et l'Aurore resplendit dans le rougeoiement de ton corps-de-ciel qui dissipe l'obscurité.
Que l'immense lumière se répande, ô Mère, et disperse les ténèbres !

Mère Durga ! Parée de profonde verdure, ornée de la Toute-Beauté, toi qui maintiens,
toi en qui reposent la connaissance, l'amour et la force, c'est sur la terre du Bengale
que tu t'incarnes aujourd'hui ; cachée jusqu' à présent, repliée sur elle-même,
elle concentrait ses énergies. Mais l'âge est venu, le jour est venu et déjà
elle se redresse, notre Mère du Bengale, portant l'Inde entière sur ses épaules.
Viens, ô Mère ! Manifeste-toi !

Mère Durga ! Nous, tes enfants, que par ta grâce, sous ton empire,
nous puissions accomplir la grande œuvre, le grand idéal. Anéantis en nous
la petitesse, anéantis l'égoïsme, anéantis la peur !

Mère Durga ! Toi qui revêts le visage de Kâlî, portant à ton cou une guirlande de crânes,
vêtue d'espace, brandissant l'épée, ô Déesse, triompatrice de l'Asura !
De ton rugissement féroce et impitoyable, fais périr les passions-ennemies de l'âme,
qu'il n'en reste plus une seule vivante au fond de nous.

Que nous devenions purs et sans souillure. Telle est notre prière, ô Mère !
Manifeste-toi !

Mère Durga ! L'Inde moribonde est abîmée dans l'égoïsme, la peur, la petitesse.
Rends-nous grands et dignes des plus hautes tentatives, rends-nous magnanimes
et sincères dans notre volonté inflexible d'atteindre la Vérité.
Chasse tout misérable désir, toute impuissance, toute paresse,
que plus jamais nous ne soyons paralysés par la peur !

Mère Durga ! Shakti-du-Yoga ! Que ton pouvoir immense s'étende partout !
Nous sommes tes enfants bien-aimés. Fais largement briller parmi nous
l'enseignement perdu, la fermeté, la puissance de la pensée,
la dévotion et la foi, l'austérité et la chasteté, la connaissance de la Vérité,
et à travers nous répands-les sur le monde. Pour aider et secourir l'humanité,
toi, Durga, annihilatrice de toute adversité,
ô Mère-du-monde ! Manifeste-toi !

Durga Mère ! Extermine en nous les vices-ennemis, puis extirpe au-dehors
tous les dangers, tous les obstacles ! Que plein de force, valeureux et noble,
le peuple de l'Inde vive à jamais dans ses forêts sacrées et dans ses champs fertiles,
au pied de ses montagnes amies du ciel, le long des rives de ses fleuves
aux eaux saintes et purifiantes. Peuple suprême par son amour et son unité,
sa vigueur et sa droiture, son art et sa littérature, son héroïsme et sa connaissance !
Telle est notre prière aux pieds de la Mère ! Manifeste-toi !

Mère Durga ! Que ta Force, la Force du Yoga, inonde et emplisse notre corps !
Nous deviendrons tes instruments, ton épée qui abat le mal, ta lampe qui dissipe
l'ignorance. Exauce cette aspiration de la jeunesse du Bengale. Toi, notre Souveraine,
guide-nous ; toi qui détruis le mal et brandis ferme l'épée ;
toi, lumière resplendissante de la connaissance, tiens haut la lampe !
Manifeste-toi !

Mère Durga ! Quand nous te posséderons, nous ne déferons plus tes liens :
nous t'attacherons à nous avec la triple corde de la foi, de la dévotion et de l'amour.
Viens, Mère ! Manifeste-toi dans notre esprit, notre vie, notre corps !
Viens, révélatrice de la Voie des Héros ! Plus jamais nous ne te rejetterons !
Que notre vie entière devienne une adoration sans fin de Durga !
Que toutes nos actions soient pour toujours sacrées, pleines d'amour et d'énergie,
vouées au service de la Mère ! Telle est notre prière, ô Mère !
Descends sur notre terre du Bengale ! Manifeste-toi !

(Traduit de l'original en bengali)

La Mère des Rêves

Déesse, suprême Mère du Rêve, quand tu te tiens à tes portes d'ivoire,
qui sont ces êtres qui descendent vers les hommes dans tes visions qui se pressent sur la pente des ombres ?
Rêve après rêve, éblouissants, ils irradient encore la flamme des étoiles ;
des ombres près de toi flottent dans une obscurité où dansent les lucioles,
scintillent et clignent les étoiles et le météore errant étincelle ;
des voix appellent leurs proches qui répondent ; voix douces qui frappent au cœur
et ravissent l'âme à l'écoute.

Quelles sont donc ces contrées et ces plages dorées et ces mers plus radieuses
que ne peut imaginer la terre ?
Quels sont ces êtres qui cheminent au bord des vagues pourpres courant vers ton rivage de jaspe,
bordé de falaises, sous des cieux où muse le mystère,
drapés dans un clair de lune qui n'est point de notre nuit ou baignés dans un soleil
qui n'est point du jour ?

Et ces êtres qui approchent, sillonnant tes océans, sur ces navires dont l'homme n'a point tissé les voiles,
poussés par des vents qui ne soufflent point de la terre ?
Pourquoi s'unissent-ils en une suite mystique aux hommes du rivage, joignant leurs mains en d'étranges
et majestueuses danses ?

Toi, sur les cimes de l'air, une flamme à la chevelure, observant le tournoiement de tes merveilles,
tu maintiens la nuit sous ta loi millénaire, Mère divine, bleu jacinthe, par une ceinture de beauté défendue.
Munie d'une épée de feu, attisant le désir, tu gardes ton sombre royaume,

dans une douceur stellaire, la lune à tes pieds, tantôt cachée tantôt visible
entre les nuages dans l'obscurité et le flot de tes tresses.
À ceux-là seuls qu'élut ta fantaisie, ô toi au cœur libre, est-il donné de voir ta magie et de sentir tes caresses.

Ouvre les portes où tes enfants attendent dans leur monde d'une beauté sans ombre.
Trônant haut sur un nuage, j'ai aperçu Maghavan à cheval, victorieux et fier,
quand il est suivi des armées du vent ;
Du ciel j'ai goûté les délices et des fruits de saveur immortelle ;
j'ai bu le nectar des royaumes divins et perçu les accents de la musique étrange
d'une lyre dont l'art nous échappe ;
les portes se sont grand ouvertes sur les salles glorieuses où résident les Dieux
et dansent les Apsaras en leurs rondes de plus en plus rapides.

Car c'est toi la première que nous voyons quand nous franchissons les bornes du mortel ;
là, aux portes des domaines célestes, tu as planté ta baguette enchantée qui oscille
au-dessus de la tête du Yogi.
De toi viennent le rêve et les ombres qui paraissent et les lumières fugitives qui nous leurrent ;
tienne est l'ombre où les visions se forment ; précipitées par tes mains, des célestes contrées arrivent les
âmes qui se réjouissent à jamais.
Par tes mondes de rêve nous passons ou regardons dans ton miroir magique,
puis au-delà de toi nous grimpons
hors de l'Espace et du Temps vers le pic de la divine aventure.

1908-1909 (*écrit dans la prison d'Alipore*)

Invitation

Le vent et l'orage cinglant autour de moi,
je monte là-haut sur la montagne et la lande.
Qui veut me rejoindre ? Qui veut gravir les cimes avec moi ?
Traverser les torrents, tailler son chemin dans la neige ?

Ce n'est pas dans le cercle étriqué des cités
que j'habite, à l'étroit entre vos portes et vos murs ;
au-dessus de moi Dieu est bleu dans le ciel,
contre moi le vent et la tourmente se rebellent.

Ici dans mes domaines je joue avec la solitude,
de l'infortune je me suis fait une amie.
Qui veut vivre vaste ? Qui veut vivre libre ?
Qu'il grimpe ici sur les sommets battus par les vents.

Je suis le seigneur de la tempête et de la montagne,
je suis l'Esprit de liberté et de fierté.
Fort doit-il être et allié du danger,
qui partage mon royaume et marche à mes côtés.

1908-1909 (*Prison d'Alipore*)

Qui

Dans le bleu du ciel, dans le vert des forêts,
 quelle main a peint ces rayons de lumière ?
Quand les vents dormaient encore au sein du firmament,
 qui les éveilla et leur ordonna de souffler ?

Perdu dans le cœur, dans la caverne de la Nature,
 retrouvé dans le cerveau, Il bâtit la pensée ;
tissé dans le dessin et dans l'éclat des fleurs,
 saisi dans le réseau lumineux des astres,

Il est la force d'un homme, la beauté d'une femme,
 le rire d'un garçon, l'émoi d'une fille ;
et Sa main qui fit tournoyer Jupiter dans le ciel
 met tout son art à façonner une boucle.

Tels sont Ses œuvres et Ses voiles et Ses ombres ;
 mais Lui, où est-Il donc ? Par quel nom Le connaître ?
Est-il Brahma ou Vishnu ? Homme ou femme ?
 Avec ou sans corps ? Double ou unique ?

Nous aimons un jeune garçon au teint sombre et radieux,
une femme, redoutable et nue, est notre souveraine.
Nous L'avons vu méditer sur la neige des montagnes,
nous L'avons vu à l'œuvre au cœur des sphères.

Au monde entier nous dirons Ses voies et Son art ;
Il sent l'extase de la torture, de la passion, de la douleur ;
Il jouit de notre chagrin et fait couler nos larmes,
puis à nouveau nous séduit par Sa joie et Sa beauté.

Toute musique n'est que le son de Son rire,
toute beauté le sourire de Sa béatitude passionnée ;
nos vies sont les battements de Son cœur, notre extase les noces
de Râdhâ et Krishna, et notre amour leur baiser.

Sa force retentit dans la sonnerie des trompettes,
c'est Lui qui roule dans le char, qui frappe dans le combat ;
Il tue sans compter et Il est plein de compassion ;
Il combat pour le monde jusqu'à la fin des temps.

Dans la ruée des mondes, dans la houle des âges,
ineffable, puissant, majestueux et pur,
par-delà le dernier pinacle atteint par le penseur
Il trône en Ses royaumes qui demeurent à jamais.

Maître de l'homme et son éternel Bien-Aimé,

Il est proche de nos cœurs, si seulement nous savions Le voir ;
mais notre orgueil nous aveugle et le faste de nos passions,
nous sommes prisonniers de nos pensées, et nous nous croyons libres.

C'est Lui dans le Soleil qui est sans âge et sans mort,

et dans la minuit Son ombre est étendue ;
quand les Ténèbres étaient aveugles et englouties par les Ténèbres,
Il se tenait en elles, immense et solitaire.

Réminiscence

Mon âme à l'aube se leva et entendit
une voix lointaine, un oiseau solitaire,
un chant, une note incertaine, un cri
qui se prolongeait dans l'éternité.
Mon âme se pencha vers l'aube pour entendre
son compagnon ailé dans la solitude du monde
et, écoutant ce que l'Ange avait à dire,
vit une lumière au cœur de la nuit et un jour secret
se dévoila à ses yeux. Elle contempla les étoiles
nées d'une pensée et sut comment l'être se prépare.
Alors je me souvins comment je m'éveillai du sommeil
et créai les cieux, bâtis la terre, formai le profond Océan.

Un arbre

Sur la rive sablonneuse du fleuve, un arbre
dresse ses plus hautes branches
tels des doigts, vers le firmament qu'elles ne peuvent atteindre,
liées à la terre, amoureuses du ciel.
Telle est l'âme de l'homme. Le corps et le cerveau,
de la terre affamés, retiennent notre vol vers les cieux.

À la mer

Ô mer grise en furie,
tu as un message pour moi. Tel le tonnerre,
Tes houles monstrueuses soulèvent
leurs énormes et larges dos, creusant l'abîme entre elles ;
je devine dans la brume
un bateau qui tangué au-dessus d'elles.
J'entends ton rugissement
qui m'appelle : « Pourquoi t'attardes-tu sur la rive,
suivant avec des yeux craintifs
l'assaut de mes crêtes vers leurs cieus blanchis d'écume ?
Cette frêle coque
brave les coups de mes énormes vagues et flotte.
Si elle trouve la mort,
n'en reste-t-il pas des milliers d'autres derrière elle ?
Affronte mon vaste rugissement
et ne t'accroche plus comme les lâches au paresseux rivage.
Plonge et découvre
l'ivresse du danger et de la défaite. »
Oui, ô puissante mer,
je suis plus fort que toi et je domine tes flots.
Sur tes crêtes je m'élève ;
c'est un prétexte pour s'ébattre dans les cieus.

Je plonge dans tes abysses
pour connaître le cœur de ce monde tonitruant. S'attarder
sur la terre ferme, c'est perdre ce que Dieu a voulu
pour l'âme immense de l'homme,
en lui fixant pour but l'éternelle divinité.
Aussi déploya-t-Il
dangers et difficultés, comme les mers, créa
douleur et défaite,
et autour de nos pieds mit Ses pièges géants.
De la foudre Il anime
le nuage et nous assaille de Ses tempêtes,
afin que l'homme puisse devenir
maître de la douleur et conquérant de la défaite,
et mesurer sa grande âme invincible
à l'adversité du Destin.
Prends-moi, sois
ma voie pour gravir les cieux, toi rude et formidable mer.
J'empoignerais ta crinière,
ô lion, je te dompterai et te dédaignerai ;
ou encore je descendrai
tout au fond de tes abîmes,
je supporterai le poids de ton immensité
et serai aussi obstiné que mon Destin.
Je viens, ô mer, mesurer avec toi mon gigantesque moi.

Révélation

Bondissant des rochers, quelqu'un
en courant, boucles au vent, passa,
telle une énigme, surprise et lumineuse,
qui se dévoile au regard des humains —
juste une joue rose d'effroi
qui de beauté soudaine s'embrace,
juste un bruit de pas comme le vent,
un regard hâtif en arrière,
et puis plus rien — telle une pensée
fuit le mental avant d'être saisie.
Un habitant des espaces célestes
surgi de derrière le voile, s'enfuit.

La mer la nuit

La mer grise, à peine vue, à peine entendue,
se faufile et de ses mains innombrables étreint
ces murs silencieux. Au-delà je vois miroiter
une houleuse infinité, je sens le remous,
j'entends le bruissement des vagues
qui chuchotent en avançant
côte à côte vers le rivage — lointaines, estompées,
course étoilée, tremblante d'écume,
le tranquille chaos d'un univers changeant.

Imagination d'enfant

Ô toi image d'or,
miniature du bonheur,
au parler tendre et doux !
chaque mot mérite un baiser.

Étrange, distante, splendide
la pure fantaisie de l'enfance
tressaille à des pensées insondables pour nous,
vives et obscures félicités.

Quand les yeux deviennent graves
et que le rire s'éteint,
la Nature se souvient des jeux de titan
de son enfance toute-puissante :

forêts où filtre le soleil,
et habitent les elfes,
assemblées de géants, rencontres de titans,
fantaisies d'un jeune dieu.

Ces images te reviennent
dans le mystère de tes pensées ;
en ton cœur Dieu se souvient
de toutes les merveilles qu'Il a faites.

La Prière du Védantin

Esprit suprême
qui médite dans le silence du cœur,
éternelle clarté,

Toi seul Tu Es !
Ah, pourquoi suis-je voilé par cette obscurité,
ma part ensoleillée

assaillie par les nuages ?
Pourquoi suis-je ainsi défiguré par le désir,
distrain, entraîné,

consumé par le feu
de fantasques passions, chassé hors de ta paix
dans le tourbillon

de chaque rafale ?
Livré au chagrin, abattu,
surpris par la luxure ?

Ne laisse pas la grisaille de mon passé
taché de sang rebuter ta compassion souveraine,
ni même la retarder,

ô Vérité solitaire !

Ni ne laisse les dieux trompeurs qui Te singent encore
abuser ma jeunesse.

Calme ces clameurs ;

car je voudrais entendre la voix éternelle et connaître
l'éternelle Volonté.

Ce brillant étalage

encombrant le seuil de l'éternité,
disperse-le — accorde-moi

un regard sans ombre,

un cœur jeune et limpide. Réprime en moi
le cri assourdissant

de ces espoirs,

efface mes siècles souillés, restaure
ma pureté.

Ô porte cachée

de la Connaissance, ouvre-toi ! Force, accomplis-toi !
Amour, déverse-toi !

Renaissance

La félicité divine n'atteint pas si tôt sa plénitude en nous,
tout ne finit pas pour nous en une vie ;
il n'est pas de terme à notre esprit
ni à la joie qu'il recherche.

Nos âmes et le ciel sont d'égale stature
et de naissance immémoriale ;
impérissable semence, moule infini de la Nature,
ils ne furent point façonnés sur terre,

ni à la terre ne lèguent-ils leurs cendres,
mais en eux-mêmes ils perdurent.
Un avenir sans fin affleure sous tes paupières,
enfant d'un passé sans fin.

De vieux souvenirs nous reviennent, de vieux rêves nous submergent,
êtres disparus que nous avons connus,
fictions et portraits ; cadres insaisissables —
ils se détachent, austères et solitaires.

Tous nos espoirs, tous nos rêves, trésors du souvenir,
sont prévisions mal déchiffrées,
mais de quelle vie, de quel lieu? Seul peut le dire
qui mesura les cieux illimités.

Le Temps est une convention tenace ; avenir et présent
vivaient dans le passé ;
ils sont une même image que nos volontés complaisantes
en trois plans ont projetée.

Le passé oublié est en nous immortel,
nos naissances et la fin proche
déjà accomplies. Vers une cime, à bout de souffle,
parfois nos âmes s'élèvent,

d'où notre pensée revient fortifiée ; car en surgit
l'immense océan du Temps
dont la houle infinie s'étend devant nos yeux,
et ses sublimes symphonies ;

et parfois, levant ce voile du mental
l'esprit regarde et voit
les âges disparus dont héritent nos vies
et les siècles à venir :

il voit des royaumes labourés par les vagues refouler l'océan —
là où surgit des troubles profondeurs
se dresse maintenant Himâlaya, il voit la marche formidable
des flots mesurer la moitié du monde ;

ou bien derrière nous, la trame se dénoue
et sur ses fils nous contemplons —
courses anciennes des étoiles, lieux jadis parcourus
dans un temps dont le souvenir s'est effacé.

Le Chant de triomphe de Trishancou

Je ne mourrai pas.

Bien que ce corps, quand l'esprit sera las
de son étroite demeure, doive nourrir les flammes,
ma maison brûlera, moi pas.

Abandonnant cette gaine

je découvrirai un vaste espace éthéré.
À la tombe avide échappera mon esprit,
trompant l'étreinte de la mort.

La Nuit retiendra

le soleil en ses profondeurs glacées ; le Temps aussi devra cesser ;
les astres qui peinent auront leur délivrance.
Je ne cesse pas, moi, je demeure.

Avant que les premières graines

fussent semées sur terre, j'étais déjà vieux,
et quand se refroidiront des planètes point encore nées
mon histoire se poursuivra.

Je suis la lumière

au cœur des étoiles, la force léonine et la joie des matins ;
je suis l'homme et la jeune fille et le petit garçon,
protéen, infini.

Je suis l'arbre

qui se dresse, solitaire, sur le bleu sans limite ;
je suis la rosée qui pleut en silence
et la mer illimitée.

Je tiens le ciel entre mes mains

et soutiens la terre exubérante.
À ma naissance j'étais l'éternel Penseur
et le demeurerai après ma mort.

Vie et Mort

Vie, mort — mort, vie ; tout au long des âges ces mots ont guidé
notre pensée et notre conscience et paru
deux contraires indubitables ; mais aujourd'hui des pages longtemps celées
s'ouvrent, livrant des vérités insoupçonnées.
La vie seule est, ou la mort est la vie travestie —
la vie une mort brève, avant que la vie nous surprenne.

Soir

Un soir d'or où le soleil songeur
rejette en s'en allant sa pompe habituelle, des arbres
qui se penchent vers leur verte compagne
et mère féconde, et leurs doux chuchotements — tout cela
et une mer immense et silencieuse. Cette heure est la plus proche de Dieu —
riche comme la vieillesse quand les longs chemins ont tous été parcourus.

Parabrahman

L'errance des soleils et le jeu des étoiles
suivant la juste mesure qu'elles choisirent autrefois,
et tout le vaste déploiement
des choses dans l'immensité du Temps et de l'Espace

sont des moments divins ; ce sont des pensées qui se forment,
des visions dans le Moi de choses majestueuses,
et donc sublimement réels. Règles et normes
sont un art dont ils maîtrisent chaque nuance.

Ce Moi n'est pas dans l'apparence, le visible,
une Force au-dedans décide. Cette Force est Lui ;
Son mouvement est la forme des choses que nous avons connues,
le mouvement de la Pensée est l'Espace et le Temps. Libre

et souverain, maître de Son monde en Lui-même,
il n'est point lié par ce qu'Il fait ou crée,
par la vertu ou le péché,
Lui l'Eveillé qui dort et quand Il dort s'éveille,

Il n'est lié ni par la veille ni par le sommeil ;
il n'est lié par rien.

Les lois existent pour qu'Il puisse les dépasser. Il rampe
ou vole selon Sa volonté, il s'élève ou retombe.

L'Unique qui depuis la nuit des temps se connut sur les hauteurs
n'était personne et n'avait point de forme,
et pourtant il n'était point sans-forme. Amour ni haine
ne purent limiter Sa perfection, paix ni tempête.

Nous ne pouvons dire qu'Il est ; car le Néant aussi
est une pensée insoupçonnée de Lui-même.
Il se révèle soudain et nous Le voulons poursuivre,
mais qui L'a trouvé, étreint, embrassé?

Il n'est rien, et pourtant tout est Lui ;
Il n'est pas tout, et Il est plus que tout.
Temps et Sans-Temps sombrent dans cet Océan :
le Temps est une vague, l'Espace une goutte errante.

En Lui-même Il projeta un reflet de l'Être,
une naissance nouvelle, et Il choisit un voile
pour se dissimuler, la Connaissance ne peut rien
qu'entrevoir un instant la puissance qui la fit naître —

et le Délice suprême, esprit infini,
source de ce monde solaire,
Délice qui œuvre en son contraire,
défaille dans la rose et ploie sous la torture.

Tel fut le triple champ qu'Il créa pour Son jeu
et l'Un s'y réjouit un instant. Il cueille Ses fleurs
et par Ses abeilles est piqué ; Il se désole,
s'enfuit de Lui-même ou vit des heures sombres.

Le Tout-Puissant connut labeur, échec et lutte ;
la Connaissance oubliée se réinventa :
Il fit une mort avide et l'appela vie,
avec l'extase Se piqua et l'appela douleur.

Dieu

Toi qui emplis tous les mondes ici-bas
sans quitter tes hauteurs suprêmes,
Maître de tous ceux qui œuvrent, règnent et savent,
Serviteur de l'Amour !

Toi qui ne dédaignes pas d'être le ver
ou la motte de terre,
nous reconnaissons à cette humilité
que tu es Dieu.

La peur de la mort

La Mort à son gré se promène dans nos vies, douce Mort
qui s'affaire à chaque souffle.

Pourquoi la redouter ? Voyez comme elle rit,
son visage est la rose de lumière d'une grâce enjouée !
Une aimante et charmante vierge cueillant des fleurs
dans un jardin embaumé, frais des ondées printanières,
telle est la chose que vous craignez, une jeune et radieuse tourière
qui ouvre à nos âmes les mondes de lumière.

Est-ce parce que la branche tordue doit souffrir
quand les plus tendres mains lui dérobent sa gloire ?

Est-ce parce que la tige sans fleur retombe, ternie
et blême, qui naguère fut si belle ?

Ou est-ce le grincement affreux quand s'ouvre le portail
qui vous ébranle, faibles âmes sans courage ?

La mort n'est que le changement de nos robes pour attendre
en habits de noce à la porte de l'Éternel.

K a r m a

(Complainte de Râdha)

Amour, mais mes mots sont vains comme l'air !
En ma douce et joyeuse jeunesse, tu pris soudain
mon cœur. innocent dans les rets de l'Amour,
tu ne voulus pas que chez moi je demeure.

Et maintenant que faire, sinon tenter de suivre
le puissant, l'unique désir de mon âme,
et plongeant dans l'océan, mourir :
ainsi s'apaisera tout le feu de mon cœur.

Mourir et renaître à la vie,
fils de Nanda, bonheur des jeunes filles du Brâj,
et alors de toi je ferai Râdhâ,
visage d'enfant riant parmi ses adorables boucles.

Je t'aimerai alors, et puis te quitterai ;
quand tu passeras sous les branches du kadamba
allant matin et soir à la rivière, adossé à cet arbre
de ma flûte je chanterai pour toi de douces mélodies.

Tu m'entendras et à ma vue succomberas
à mon charme ; et le son de ma voix
remplira de délice ton cœur innocent de jeune fille ;
tu connaîtras alors l'amertume de l'amour.

(d'après un vieux poème bengali de Chandidas)

Quels sont ces propos...

Quels sont ces propos de tueur et de tué ?

Les glaives ne sont point assez aiguisés ni les flots assez puissants
pour éteindre le feu de notre âme. La mort et la douleur
sont pures conventions d'un plus noble théâtre.

Tel un héros pourchassé par son destin
tombe comme un pilier arraché du monde immense,
ébranlant le cœur des hommes, et que rempli d'effroi
l'auditoire se tait ou pleure, vaincu par le chagrin,
tandis que derrière la scène l'acteur soupire
de soulagement, ôte son masque
et parle aux amis qui l'attendent, ou des coulisses
observe l'accalmie de la scène finale —
de même l'esprit indemne des tués
s'éloignant de nos yeux, ne cesse pas de vivre.

Pleurer sur le couchant...

Pleurer sur le couchant d'un glorieux soleil
qui dès l'aube prochaine dorera l'orient,
s'affliger que de vastes pouvoirs aient à céder au destin,
qui par cette chute même voient décupler leur force,
reculer devant la douleur et sa lutte amicale, sans laquelle
la joie ne pourrait être, faire une terreur de la mort
qui, souriante, nous invite à une autre vie au-delà
et sert de pont au souffle qui survit ;
le désespoir, l'angoisse et la douleur tragique
de ces yeux fixes et secs, ou ces larmes funestes
qui déchirent le cœur qu'elles voudraient soulager,
et toute la hideuse compagnie de nos humaines peurs
sont nés de la folie de croire que l'espace
d'une vie si frêle puisse restreindre l'homme immortel.

J'ai cent vies...

J'ai cent vies encore devant moi
pour m'emparer de toi, ô esprit éthéré,
sois sûr que d'un cœur insatiable
à travers elles toutes comme un chasseur je te poursuivrai.
Tu te retourneras pourtant sur la route éternelle
et, ta vision s'éveillant, tu me verras venir,
souriant un peu des erreurs passées, et tu mettras
ta main en hâte dans la mienne, sa vraie demeure.
Rendu heureux par ton bonheur
je m'approcherai de toi dans les choses et les êtres chers,
en partie te posséderai dans les mouvements de ton esprit,
aimant ce que tu as aimé je te sentirai proche,
jusqu'à ce que je pose mes mains sur toi
quelque part parmi les étoiles, comme il fut décrété.

Épiphanie

Immortel, immobile, calme, solitaire, auguste,
sur un trône de silence, Seigneur unique
d'un immuable et indicible amour pour le juste et l'injuste,
je L'ai vu, Shiva, telle une colombe couvrant son nid
de ses larges ailes. Les parias approchaient,
les pécheurs faisaient cercle autour de cette Flamme paisible,
les démons chassés de leurs lumineux séjours
par les dieux plus austères se dirigeaient
vers le Refuge des délaissés qui, tendrement,
souriaient à cette foule effrayante et farouche.
Tous les sans-abri, les misérables, les mal-aimés,
les méchants comme les bons allaient
naturellement à Lui, l'Asile de douceur,
et trouvaient leur paradis aux pieds du Maître.

La vision changea et je vis se dresser
une Terreur, couleur de foudre ou de sang.
Sa main droite brandissait une lance
et chaque secousse faisait trembler la terre,
dansant à travers l'hémisphère ; ruines et fléaux
pleuvaient du ciel, et des calamités soudaines,

vagues et menaçantes, approchaient, telle une armée de malheurs.
Ses pieds rapides écrasaient les montagnes,
et Ses yeux flamboyants faisaient défaillir
le cœur des hommes terrifiés à l'idée
du péché et du châtement. Ils s'exclamaient :
« Ô Roi de la tempête et des nuées,
épargne-nous, Rudra, épargne-nous ! Montre-nous ta forme
favorable, et non l'incarnation de la colère et la tourmente. »

Dieu de Puissance et Dieu d'Amour sont un ;
Il n'aime pas moins celui qu'Il frappe le plus. Seul
celui qui surmonte la peur et se joue de la douleur,
la défaite et la mort, peut être entièrement délivré
de l'aveuglement. Il contemple la Forme unique,
l'Amour masquant la Terreur, la Paix supportant la Tempête.
L' Ami de l'Homme l'aide par la vie et la mort
à atteindre la Connaissance. Libéré du souffle mortel,
il voit disparaître chagrin et douleur, rancune et terreur.
Il ressent la joie du jeu immortel ;
À Lui le silence et la force inébranlable,
qui connaît l'unité et l'éternel mouvement.
Il est aussi Rudra, le tonnerre et le Feu,
Il est Shiva et la blanche Lumière que nulle ombre n'épuise,
la Force qui chevauche au loin sur les ailes du temps,

à R.

pour son anniversaire

La répétition de tes gracieuses années
fait renaître une fois de plus le matin de ta naissance,
sur la crête de la jeunesse ta vie apparaît —
telle une haute vague.

Parmi toutes celles qui se pressent au fond de l'Océan
notre vie doit être
une vague sur la mer peuplée
roulant vers le rivage.

Le pouvoir qui l'anime est la force de l'Océan,
invincible, éternelle, libre,
et dans cet élan elle poursuit sa course
inévitablement.

Nous aussi sommes guidés par le Pouvoir éternel
vers le but qu'Il a choisi pour nous.

Il saisit notre barre, Son souffle immense
enfle notre voile largement déployée.

Exultant dans la grâce et la vigueur de la jeunesse
poursuis de l'Océan la limite lointaine,
te fiant à la voix du Pilote, à la compassion du Maître
qui nous embrasse.

Réjouis-toi et ne crains pas la puissance des flots,
les tempêtes qui grondent, les vents qui se déchaînent ;
car notre Capitaine tient le gouvernail,
et nuit et jour il veille.

Si dans le creux des vagues de la mer colossale
tu ne peux sous les embruns trouver le ciel,
ne crains rien, car notre Soleil est avec toi
la nuit comme le jour.

Ceux même qui sombrent dans les flots victorieux,
où sombrent-ils ? En Son sein.
Lui qui, à certains, donne la victoire, la joie, la fortune,
et à d'autres le repos.

Mais toi, vois les jours radieux qui t'attendent
derrière la pluie et la tempête qui font rage.
J'ai eu la vision d'un plus heureux destin
illuminant ton image.

Confiante en Sa grâce, attends Sa volonté ;
laisse-Le te guider ; bien que le but soit caché,
vois-Le dans tout ce qui arrive ; accomplis
ce pour quoi tu naquis.

Ô Volonté de Dieu

Ô Volonté de Dieu, tu t'éveilles et le Vide
s'emplit, les hommes t'ont nommée force, et tes ailes
emportent les étoiles dans leur ronde
inlassable ; son, lumière, forme
sont les masques de ton mouvement éternel.
Nous voyons ce que tu choisis, mais c'est toi que nous voyons.

Moi, Morcundeya, délivré des mondes,
le Voyant — mais c'est Dieu seul qui voit ! —
je m'affranchis des liens qui retiennent ici-bas
l'homme à sa petitesse, perdu depuis la nuit des temps
dans le spectacle que ses sens tissent autour de lui ;
je les découvre et ne suis plus leurré.
Mais avant que je m'élançe, avant que je devienne
le vaste et lumineux Infini, et que libéré du passé
et de l'avenir, j'oublie ces êtres qui forgent leurs propres fers,
une fois je parlerai et vous dirai ce que je vois.
Le reste est Dieu. Partout, il n'est plus que silence.
Mes yeux au-dedans s'ouvrirent et je vis.

Bandé Mâtaram

Mère, me voici prosterné devant Toi !
Riche de Tes torrents fougueux,
brillant de l'éclat de Tes fruits,
fraîche de Tes vents de délice,
ondoyant de Tes brunes moissons,
Mère de puissance, Mère libre.
Gloire des rêves de clarté de lune
sur Tes rivières et Tes fleuves seigneuriaux,
dans Tes arbres en fleurs drapée,
Mère donneuse de bien-être,
avec Ton grave et doux sourire !
Mère, je te baise les pieds,
ô douce et grave en Ton parler !
Mère, me voici prosterné devant Toi !

Qui a dit que Tu es faible sur Tes terres,
où luisent les épées dans deux fois septante millions de mains
et septante millions de voix rugissent
d'une rive à l'autre Ton terrible nom ?
Puissante et abondante de multiples forces
c'est Toi que j'appelle, ô Mère et Seigneur !

Toi qui sauves, lève-Toi et sauve !
Vers Elle je crie qui toujours refoula Ses ennemis
loin de Ses plaines et Ses mers
et d'un élan Se délivra.
Tu es la sagesse, Tu es la loi,
Toi notre cœur, notre âme, notre souffle,
Toi le divin amour, Toi l'effroi sacré
qui dans nos cœurs vainc la mort,
Tienne est la force qui arme le bras,
Tienne la beauté, Tienne la grâce.
Toutes les statues des dieux dans nos temples
ne sont que de Toi.
Tu es Durgâ, Maîtresse et Reine,
avec Ses mains qui frappent, Ses épées de luisance,
Tu es Lakshmî au trône de lotus
et Tu es la Muse aux milliers d'accents.
Pure, parfaite, sans égale,
ô Mère, tends vers nous l'oreille.
Riche de Tes torrents fougueux,
brillant de l'éclat de Tes fruits,
sombre de teint, — ô belle de candeur
en Ton âme — avec les bijoux de Ta chevelure
et la gloire de Ton divin sourire,
entre toutes les terres du monde la plus adorable,

de Ses mains toujours pleines faisant pleuvoir les richesses !
Mère, ô ma Mère mienne !
Douce Mère, je suis prosterné devant Toi,
Mère grande, Mère libre !

20-11-1909

(adapté du chant bengali de Bankim Chandra Chatterjee)

II

Poèmes 1930-1938

Enfer et ciel

Dans le silence de la nuit,
dans la brume du soir,
quand la pensée tourmentée s'accroche au souvenir
de ses amours perdus,

quand l'aube prête une beauté soudaine
au ciel couvert et maussade,
et qu'aux sanglots lents de la pluie
répond un vent de mystère,
toujours me revient son visage
et sa voix murmure à mes oreilles,
triste et cruelle beauté,
aux yeux d'azur austères.

Sombre silhouette jadis rayonnante
de vie et de lumière intérieures
quand son âme s'épandait en ondes cristallines
et que les lèvres vermeilles se riaient du péché !

D'où viens-tu avec ce visage de marbre,
de quel monde imprégné de douleur
où nous payons le prix de la passion
par une loi que dédaignent nos cœurs ?

Rejette-la, ô déesse !
d'un simple sourire gagnant ta délivrance
de ces mornes imaginations,
élève-toi dans la paix céleste.

Des lieux vides d'amour
nés de nos craintes mortelles,
va où te réclame ton ciel natal
et t'attendent les dieux, tes frères.

Puis, radieuse, descends vers moi,
illuminant la terre
de tes pieds qui éclairent le ciel
quand tournoie la danse puissante

et que les dieux suprêmes, battant la mesure,
suivent les dédales que tiennent les étoiles
dans le cercle de leurs lumineuses orbites
le long des routes éternelles.

Ici-bas tout n'est que confusion
de désirs qui luttent et crient,
les uns interdits, les autres parvenant
à l'angoisse après l'extase.

Mais là-haut se trouve notre radieux séjour
d'où le doute nous fit déchoir,
aspirant vers le Ciel
pour atteindre l'Enfer.

Que le cœur soit roi et maître,
que le cerveau exulte et peine ;
ne crois ni au bien ni au mal,
Dieu et Nature réconcilie.

Ainsi, ô douceur rebelle,
pris-tu les armes pour la joie et l'amour.
Là, réalise-les ! Prends possession
de nos radieuses demeures là-haut.

Kamadeva

Quand au cœur des vallées et caché parmi les roses
le doux Amour repose,
a-t-il des ailes pour s'élever vers son paradis, ou, en secret,
vit-il et meurt ?

Sur les pics des montagnes radieuses si nous le rencontrons,
fier et libre,
ne va-t-il pas dédaigner les vallées ? Lui siéra-t-il
d'être enchaîné ?

Direz-vous donc que l'un est esclave et folâtre,
l'autre trop austère ?
Mais Dieu est le seul esclave et le seul monarque
que nous reconnaissons.

C'est Dieu qui est l'Amour et l'enfant et l'esclave de notre passion
qu'Il fut créé pour servir ;
c'est Dieu qui est libre et fier et le tyran absolu
que méritent nos âmes.

Vie

Fille mystique du délice,
vie, ô toi extase,
que le rayon de ton vol
soit l'éternité.

Tu portes haut sur tes ailes
et gloire et dédain,
divinité et mortalité,
extase et douleur.

Sauvage, n'hésite point, étreins-moi,
je me donne à toi sans réserve,
corps plein d'effroi et face sans voile ;
ne faiblis point, Vie, ni ne te dérobe.

Toute ta félicité je veux explorer,
toute ta tyrannie.
Sois cruelle comme le rugissement du lion,
douce comme le printemps.

Tel un Titan je veux posséder,
tel un Dieu me réjouir,
tel un homme combattre et construire,
faire la fête comme un enfant.

Je ne te demanderai rien de plus,
ni mon destin ne veux choisir ;
roi ou vaincu laisse-moi être,
vaincre, ô Vie, ou perdre.

Même en haillons je suis un dieu ;
déchu, je suis divin ;
piétiné, hautement je triomphe,
tué, longtemps je vis.

In horis aeternum

Une voile au loin sur l'immuable monotonie d'une mer somnolente,
monde de pouvoir apaisé dans des symboles de couleur, interminablement silencieux ;
au-dessus du mât, comme une balle d'or lancée par les dieux dans leur jeu, le soleil
suit sa courbe — œil de flamme du Temps veillant sur le jour immobile.

Ici ou ailleurs — arrêté un instant sur la pente abrupte, inaccessible dans la solitude des neiges
que l'aspiration de la terre élève vers la Lumière illimitable, et qui brisée, épuisée, s'interrompt soudain,
ou dans l'étendue aveuglante, aride, ardente, austère de l'âme affamée du désert —
un souffle, un cri, une lueur de la face de l'Éternité, en un fragment le Tout mystique.

Rien qu'un moment, mais empli de toute l'Éternité, seul, figé, intense,
échappant à la ronde de ces heures qui dansent et meurent, saisi par l'esprit-des-sens,
dans la grandeur d'un homme, sur les ailes éployées de la musique, dans un contact, un sourire, un son,
quelque chose qui attend, qui erre et ne se fixe pas, un jadis Rien qui était tout et qui est découvert.

L'Oiseau de Feu

Ailes blanches et or palpitant dans l'immensité, l'oiseau de flamme s'évola,
miroitant au-dessus de la courbe incendiée de soleil vers la brume de l'ouest,
voile messagère effleurant la vastitude d'une mer d'été saphiréen, torride, muette, sans chemins.
Alors dans le soir du monde déclinant, la splendeur du couchant flotte jusqu'à ma poitrine
dans l'air frémissant de bleu.
flamme et lueur teintant la robe d'écume blanche d'ivresse des eaux de l'Éternité.

Ailes blanches et or de l'oiseau de feu miraculeux, tardives et lentes êtes-vous venues
de l'Au-delà du Temps. Ange qui viens à moi,
apportes-tu à la terre en travail un esprit silencieux et libre ou la brûlante passion de Son amour divin —
jarre au rayon blanc emplie de vin vermeil, débordant des vasques de l'extase
embrasées de lumière, quand l'impétueux Danseur du Temps tire de ses vignes solaires
le fruit de l'immortalité ?

Autel de rose blanche érigé par le Silence éternel, que ma nature élargie devienne grâce à toi
l'hôte intime de Sa solitude ;
mais au-dessus, le corps doré de l'Unique en sa sphère de diamant, auréole fleurie d'étoiles
et rais de passion !
Riche, écarlate est ta poitrine, ô oiseau, comme le sang d'une âme blessée et nue,

gravissant les pics rocheux du monde, rudes, escarpés
rubis d'amour aux pétales de flammes dans le vase, autel d'or et d'argent de la nuit limbée de lune
et du jour qui se lève.

Ô Flamme, ultime don du sacrifice du Temps, fleur d'offrande des dieux du fini à l'Infini,
ô oiseau, ô merveille, aux ailes ardentes de lumière, aux paupières descellées,
tes yeux regardent par-delà tout l'espace,
d'un seul étrange bond de ton élan mystique brisant les barrières du mental et de la vie,
ton vol atteint son terme lumineux ;
pénétrant l'étreinte secrète du Silence et du Feu de pourpre, te voilà devant les yeux
d'un Visage hors-du-Temps.

Transe

Une étoile nue aux pointes d'argent
flottant près du halo de la lune ;
une nuée de tempête, frange et barre du ciel blafard,
au-dessus des flots qui se calment et se pâment.

Mon mental est éveillé dans une transe immobile,
mon cœur s'est tu, comblé de délice ;
dissipée est la danse frémissante des sens,
muet le corps doré de lumière.

Ô étoile de la création pure et libre,
halo de lune d'une extase inconnue,
souffle de tempête du changement qui s'annonce en mon âme,
moi océanique en son extase solitaire !

Shiva

Le Créateur inconscient

Sur les pics redoutables et glacés, une Face
grandiose, immobile ; ses traits blancs et austères
s'accordent aux arêtes neigeuses immesurées
coupant le ciel, implacables, à pic.

Face immortelle que surmontent de longs cheveux nattés
enroulés depuis des âges,
au cœur de l'immense solitude de l'air sans vie
tout autour, au-dessus, étendue à l'infini.

Sur son front un rayon de lune, bleu et pâle,
tendait au loin son doigt de lumière glacée
illuminant le vide. Sévère et viril
masque de paix indifférent dans sa puissance !

Mais voilà qu'apparurent, nées de quelque Infini,
par-dessus les neiges géantes et la Face immobile

un tressaillement, une lueur de flamme écarlate,
une pointe de feu dans les immensités de l'espace.

Les fers de lance de lumière révélèrent la forme puissante,
déchirèrent le voile secret de l'emprise du cœur :
dans ce cœur de diamant les feux dévoilèrent,
noyau vivant, un brasier d'or.

Il était la source close, muette, brûlante,
d'où furent formés les mondes et leur danse d'étoiles ;
la Vie jaillit, Force inconsciente, involuée,
l'Amour, semence embrasée, de cette transe de flamme.

Les Cieux de la Vie

Une vie ardente, vaste, invulnérable
flotte derrière la terre et sa vie trépidante,
une magie de royaumes régis par charme et sortilège,
somp tueux, bienheureux, colorés, incréés.

Une musique s'y promène que nul homme
ne peut entendre, prenante, intime, lointaine,
ses ailes déployées dans les espaces de l'âme, à la clarté de feu,
bouquet toujours renouvelé de notes enivrantes.

Gloire de formes immortelles, de couleurs divines
qui font vibrer l'air ému de leurs trames resplendissantes ;
chaque sens est une extase et l'amour le signe
d'un même embrasement partagé du divin.

La paix des sens, le frémissement des sens
sont mystères réunis sur une même harpe ; la douleur
transmuée est maîtresse du ravissement,
note haute et refrain passionné.

Une harmonie parfaite et pure règne en toutes choses ;
la peine n'est plus, ni du désir la blessure et la marque ;
les battements du cœur sont le rythme sûr et lumineux
des pas vifs de la Joie, invincible, inlassable.

Présence d'une Volonté, d'une Force, d'un Mental magicien
qui recrée à chaque instant les plans de son délice,
les merveilles qu'il recherche, surprises, esquissées,
chamarrées, vivantes, un cosmos de formes ravissantes,

de sons, de couleurs, de flambées d'allégresse. Ici s'étend la Vie,
rêveuse, liée aux cieux vers lesquels elle s'élève,
captive d'un Pouvoir qui asservit au pur bonheur,
à l'absolue beauté, le corps et l'âme enchantée.

Mon esprit s'abîma dans cette houle prodigieuse ;
voilée, disparue la grandeur qu'il avait recherchée ;
perdu l'épuisante tempête et l'assaut du guerrier,
perdu l'essor titanesque de la pensée.

Paisible, il reposait dans la douceur d'une sensation céleste,
délivré du chagrin, sans besoin d'aspirer,
libre, en lui-même éperdu dans une voluptueuse innocence,
bercé, porté dans un feu nimbé de rose.

Quand s'éleva soudain un appel immémorial,
profond comme la Nuit, impérissable comme le Temps ;
on aurait dit la terrible supplication de la Mort à l'Éternité,
le cri de la Terre au Sublime illimité :

« Ô noble aspirant à l'immortalité,
n'est-il pas, ineffable, une félicité
trop vaste pour ces harmonies limitées,
trop divine pour le baiser timide du moment ?

« Une étreinte qui fait naître une muette et suprême félicité,
une vie qui embrasse passionnément l'Éternel,
un mental sans murs dissous dans l'Infini,
une Force et un Repos inimaginable qui ne font qu'un ?

« Moi, la Terre, j'ai un pouvoir plus profond que le Ciel ;
ma douleur solitaire surpasse ses joies fleuries,
rouge et amère semence des sept extases ;
mon mutisme s'emplit des échos d'une Voix lointaine.

« Par moi l'ultime fini aspire et lutte
pour atteindre l'ultime inconnu de l'infinitude,
l'Éternel est morcelé en des vies fugitives
et la Divinité captive de la fange et la pierre. »

Les royaumes bienheureux commencèrent à se dissoudre,
ils tremblèrent et éclatèrent, et s'éteignit leur carillon de rêve.
Tout s'évanouit ; les éternités hors d'atteinte
seules survécurent et l'Intemporel s'empara du Temps.

Au-dessous de moi je sentais encore battre le cœur de la Terre ;
au-dessus, voilée, immense, au-delà de la pensée
ma conscience s'éleva comme une montagne écimée,
traversant des mers de Lumière vers des épiphanies d'Amour.

Jivanmukta

Il y a un silence plus vaste, inconnu
de l'esprit muet de la terre, immobile dans l'âme
devenue le socle de l'Éternité,
à jamais touchée par les infinitudes.

Une Splendeur, interdite aux yeux tournés vers la terre,
inonde un profond regard de feu qui voit tout ;
révélée, elle s'éveille quand la tranquillité de Dieu
enciècle l'océan de l'immuable Nature.

Un Pouvoir descend qu'aucune Fatalité ne peut perturber ou vaincre,
plus calme que les montagnes, plus vaste que les flots en marche,
puissance unique de quiétude lumineuse
portant inlassablement les mondes et les âges.

La béatitude d'une extase sans fin nous embrasse,
une ivresse absolue, sublime, immortelle nous possède,
scellant l'amour à l'unité
dans l'étreinte du Très-Beau et Très-Aimé.

Celui qui échappe à la ronde monotone du Temps et tressaille,
ravi sans mots et sans pensée au sein de l'Éternel,
 dévoile la forme et le signe de l'Être
 établis sur les hauteurs dans le Silence omniscient.

Et s'il a consenti à revêtir ici un corps mortel,
il demeure l'Impérissable ; ignorant tout lien, toute limite ;
 il joue tel un enfant sur le terrain des âges,
 la vie et chacun de ses actes reflètent Sa magnificence.

Il n'agit et ne vit que pour donner à la Nature les forces de Dieu,
pour combler son attente, aider de sa Paix ailée d'immensité
 son labeur torturé et guérir par la joie son antique douleur,
 projetant la lumière sur l'inconsciente obscurité —

Choses vaines sont les buts plus étroits du mental
pour celui dont l'âme goûte et hautement possède
 l'Infini et dont le Tout éternel
 est le guide, l'aimé, le refuge.

Transformation

Mon souffle coule en un courant rythmique subtil ;
 il emplit mes membres d'une puissance divine :
 j'ai bu l'Infini comme un vin de géant.
Le Temps est mon théâtre ou mon spectacle de rêve.
Mes cellules illuminées sont la trame flamboyante de la joie
 et les fibres frémissantes de mes nerfs sont devenues
 de fins courants d'ivresse, opale et hyaline,
où pénètre l'Inconnu, le Suprême.

Je ne suis plus vassal de la chair,
 esclave de la Nature et de sa loi implacable ;
 je ne suis plus captif des rets étroits des sens.
Mon âme s'étend par-delà tout horizon en une vision sans borne,
 mon corps est l'heureux et vibrant instrument de Dieu,
 mon esprit un vaste soleil de lumière immortelle.

Nirvâna

Tout est aboli, hormis le Seul muet.

Le mental affranchi de la pensée et le cœur de la peine
deviennent dès lors étonnamment inexistants ;

il n'y a plus ni Je, ni Nature, connu-inconnu.

La ville, théâtre d'ombres sans couleur,

flotte et tremble, irréelle ; des formes sans relief

passent comme de vagues silhouettes dans un film ; tel un récif
sombrent dans les abysses sans rivage, le monde n'existe plus.

Le Permanent illimitable, seul,

est ici. Une Paix prodigieuse, sans visage, immobile

remplace tout — ce qui naguère était Je, est en Elle

un vide sans nom, silencieux, satisfait

de disparaître dans l'Inconnaissable

ou de plonger dans l'extase des mers lumineuses de l'Infini.

Les Autres Terres

Une multitude irisée de collines et de mers,
le miroitement de ruisseaux dans une jungle de verdure
et des astres errants et des symphonies-miracles
de couleurs flottant dans des éthers sans ombre,
une danse de lucioles dans l'obscurité diaprée,
sur une pâle minuit l'éclat argenté de la lune,
les obsessions de feu d'une floraison écarlate
et le soudain éclair d'ailes dans un ciel d'or,
d'étranges formes d'oiseaux et d'animaux tels des souvenirs projetés
sur le silence enchanté de forêts surnaturelles
et le calme visage des dieux découpé sur l'espace immense
apportant la merveille des infinitudes —
à travers des voiles chatoyants de prodige et de délice
surgissent monde après monde à la vue éveillée.

Lune de deux Hémisphères

Un radeau-de-lune d'or flotte et tangue lentement,
jetant un feu de pâle lumière bleue sacrée
sur la queue de dragon embrasée de la nuit défaillante
qui luit au loin — il ondoie,
effleure les bancs d'étoiles scintillantes ;
les profondeurs et l'immensité océaniques de l'Infini
enveloppent la terre et noient le cœur dans cette vision.

Un vaisseau de lune d'or navigue ou vogue toujours
dans les cieux de notre esprit, sans cesse, et de sa carène bleue
fusent ses flammes blanches et bleues sur ce champ de pénombre,
anneau du dragon de la nuit — il se hâte,
guidant les goélettes illuminées des pensées-étoiles
vers l'Aurore, leur port et leur demeure, vers la Lumière descellée,
l'Infini à face de soleil, le non-Temps révélé.

La Pensée-Paraclet

Tel un archange de lumière dans une vision
plongé dans les immensités de l'esprit saisies par le rêve,
par-delà les longues crêtes vertes des mers de la vie,
par-delà les ciels orangés du mental mystique,
s'évola ma pensée qui se perdait dans les vastitudes de Dieu.
Sans repos, étincelaient les larges ailes du vent
soutenant sa marche, ses pieds de rouge et d'or, sa quête
jusqu'aux confins du silence où s'évanouissent l'Espace et le Temps.
La face lustrale aux traits bleu pâle de l'hippogriffe,
ermite solitaire s'aventurant le long des voies sans bornes,
sur les sommets de l'être, hors du monde, hors du temps
étincelait ; les profonds crépuscules de l'abîme cosmique
s'éteignaient au-dessous. Des royaumes solaires de suprême vision,
des océans de félicité sans fin baignés dans la pourpre blancheur de la lune
de leurs voix douces attiraient la vague aspiration de son cœur.
En son âme immense, assoiffée de surprendre sous leur voile blanc de feu
les secrets insondés de l'ultime Au-delà,
traversant des silences inondés de pouvoir, frappée d'extase,
gravissant de hauts et lointains éthers baignés d'un soleil éternel,
la Pensée, Paraclet, aventurier aux larges ailes,
disparut en chantant lentement un hymne de flamme.
Le Moi seul demeura, infini, nu, invulnérable.

Rose de Dieu

Rose de Dieu, tache vermeille sur les saphirs du ciel,
Rose de Félicité, douceur de feu, sept fois teintée des sept extases !
Surgis dans le cœur de notre humanité, ô miracle, ô flamme,
fleur de la passion du Sans-nom, bourgeon du Nom mystique.

Rose de Dieu, grande fleur de sagesse sur les sommets de l'être,
Rose de lumière, noyau immaculé de l'ultime vision !
Vis dans le mental de notre terrénité ; fleuris, ô Mystère d'or,
soleil sur le front de l'Éternel, hôte de l'Heure merveilleuse.

Rose de Dieu, force incarnat de l'Infinité, rouge icône de puissance,
Rose de Pouvoir, perçant la nuit de ton halo de diamant !
Embrasée dans la volonté du mortel, dessine la merveille de ton plan,
image de l'Immortalité, jaillissement de la Divinité en l'homme.

Rose de Dieu, frappée de pourpre par le divin Désir incarné,
Rose de Vie, foisonnante de pétales, lyre de couleurs !
Transforme le corps du mortel en une rime magique et mélodieuse ;
sois le pont entre la terre et le ciel en nous-mêmes, rends immortels les enfants du Temps.

Rose de Dieu, telle une rougeur d'extase sur la face de l'Éternité,
Rose d'Amour, fond rubis de tout l'être, passion-de-feu de la Grâce !
Jaillis du cœur de l'aspiration qui sanglote dans l'abîme de la Nature :
fais de la terre le foyer du Merveilleux et de la vie le baiser de la Béatitude.

J'allais le long des eaux...

J'allais le long des eaux d'un monde de lumière
sur une frange d'or veillant sur deux mers qu'irradiaient les astres de la nuit.
L'une, sous la divine clarté d'une lune bleu pâle,
semblait portée par les vagues d'une transe profonde de l'esprit,
plus consciente que notre veille terrestre ; l'autre, telle une houle de délice,
montait vers un orbe ardent, un pur diamant.
Mais là où je me tenais, dans la brume brillante et merveilleuse,
ces lunes de miracle s'unissaient à l'embrasement d'or de cette frange nue.
J'ignorais si deux états de veille ou deux sommeils puissants
mêlaient ces grands feux de diamant aux pâles profondeurs prégnantes,
mais toute mon âme s'élargissait, comblée, et s'épandant
autour de moi devint le mystère même de leur flux.
Tel celui qui a trouvé son vrai moi éternel
et n'a plus d'autre besoin sous le firmament de l'esprit,
elle ignorait l'Espace, n'entendait plus les pas précipités du Temps,
sans limite, accomplie, perdue en elle-même, mais riche infiniment.
Et ainsi aurait-elle pu demeurer à jamais. Mais soudain
dans un torrent de nuages et de flammes, surgit l'horreur :
traversant le silence lunaire, bleuté, de mes mers enchantées,

d'immenses pourtours de ténèbres balayèrent de leur souffle
cette pâle clarté ; vaste comme l'ombre,
un effroi indicible, un Pouvoir démesuré passa :
ses pieds étaient la mort, ses ailes l'immortalité ;
son mental changeant était le temps, son cœur l'éternité.
Tous les contraires étaient là, irréconciliés, inapaisés,
luttant pour la victoire, par la victoire inassouvis.
Il portait toutes choses, même les dons de l'indestructible paix,
mais secrètes, voilées, espoir de quelque délivrance suprême.
Je vis alors l'esprit de l'Ignorance cosmique ;
Je sentis son pouvoir assiéger les champs de gloire de ma transe.
Mais maintenant son Énigme géante avait une voix, un cri
dont l'écho traversait mes océans de félicité.
Une Voix s'éleva, si douce et si terrible,
qui enivrait le cœur d'amour et de douleur, comme si tout l'enfer
à tout le ciel s'accordait en une seule note, indissociablement.
Née des profondeurs abyssales pour planer sur les plus hautes cimes,
elle portait toute la douleur que partagent les âmes des créatures,
mais suggérait toute la béatitude que peuvent supporter les dieux.
« Ô Fils de Dieu qui es venu dans ma Nuit la plus noire
pour sonder et connaître ses gouffres et apporter la lumière immortelle
dans la passion de son obscurité, as-tu rejeté le destin de l'homme
parce que la liberté de ton âme et sa magie te sont refusées,

renonçant à la haute souffrance de ta naissance mortelle
qui fit de ton âme une aspirante sur la terre commune ?
Quand au commencement l'Éternel se projeta dans l'espace
pour devenir sa propre inconcevable multiplicité,
exprimant dans le Temps et les formes ce qui existait hors du temps,
la puissante Mère se tint seule dans l'air de diamant
et prit en elle cette Divinité qui se déversait des hauteurs,
et les mondes de sa beauté, de son délice et de son amour sans limites
jaillirent alors de son cœur insondable.

Vers les monts du Silence...

Survolant la mer infinie vers les monts du silence,
d'or il arriva,
armé de la flamme,
et contempla le monde que sa grandeur et sa passion devaient délivrer.

Oh ! mais comme était beau son visage...

Oh ! mais comme était beau son visage tandis qu'elle se prélassait
dans sa robe aux tons de verdure,
arbres émeraude,
océans saphir,
boucle de soleil et boucle de lune étincelant à chaque lobe suspendues.

Au terme du temps...

Au terme du temps, dans le naufrage de l'espace
que restera-t-il ?

Les cœurs jadis vivants,
le charme et la beauté d'un visage ?

Non, ceux-ci seront saufs au sein de l'Un,
l'homme devenu dieu,
les esprits universels —
rien ne finit, tout n'a que commencé.

En quelque vague aurore...

En quelque vague aurore,

en quelque pâle soir,

comme un geste de Lumière,

comme un rêve de délice,

tu viens de plus en plus près de moi.

Ailée de dangereuse déité...

Ailée de dangereuse déité,
la passion vive et implacable
s'éveilla, et dans la pénombre du cœur humain,
aussi rapide que la tempête,

accourut, insatiable, conquérante,
dévorant les mondes et le cœur des hommes,
pour périr soudain, brisée par
les inexorables

maîtres occultes de la Destinée,
qui siègent dans le Secret
et veillent, impassibles à jamais,
jusqu'à la fin de tout.

Ô vie, ton souffle

Ô vie, ton souffle n'est qu'un cri à la Lumière
immortelle, d'où a jailli ton plus vif délice,
ton étreinte.

En vain tes mains saisissent toutes choses ;
de la terre faiblit la musique, cessent les notes
ou grincent.

Tu en appelles au Destin aveugle, et t'exclames:
« Écarte l'obstacle, ouvre
le portail d'or. »

Mais jamais encore n'as-tu approché la fin
de ta course, adoré, embrassé
l'indicible Visage.

Comme si s'enflammaient les espaces

Comme si s'enflammaient les espaces
 enroulés en spirales,
une épiphanie de visages
 en longues boucles de feu,
illuminée, formidable,
 la mascarade approcha
divin cortège des âges,
 immense, aux profondes couleurs,
et le tonnerre de ses péans,
 aux larges ailes, nus,
dans leur prodigieuse harmonie
 frappa l'oreille de la terre.

Du large une Vague...

Du large une Vague déferla, de l'Invisible jaillit un Pouvoir
immense, insaisissable, un Créateur voilé, masqué, qui allume le Feu :
à coups terribles le Forgeron du Monde
forgea la force dans les cœurs des faibles ;
avec la haine de la terre pour tranchant de la hache,
frappée par les dieux,
abattue, s'écrasa la Forme qui avait touché le ciel et les étoiles.

Sur la rue grise...

Sur la rue grise et sur les eaux nonchalantes, sinueuses
que l'on voit glisser au loin, furtives, pour s'unir à la riche pourpre tombant du ciel,
un calme descend — un silence surnaturel
s'étend sur le sein de la Nature.

La rue est la vie de l'homme, les eaux la dot-de-ciel de la terre,
Et cette riche étendue d'irréelle splendeur, teinte symbolique, signe à la vue de l'Invisible.

La vie de l'homme s'étend muette, les eaux coulent vers la splendeur ;
l'Invisible est ce puissant Silence.

Volait le vent...

Volait le vent aux ailes immenses, violent, et les vagues à cagoule noire
aux yeux verts et farouches, balayaient le pont,
têtes dressées, énormes, pourchassé par la mort, épuisé de blessures, le navire gémissait
telle une bête fouettée,
reculait, s'écrasait, sanglotait désespéré, ressentant chaque coup
comme celui du Destin.

Ô pallium de la nuit noire...

Ô pallium de la Nuit noire peint d'astres d'or immobiles,
que les plis de ta robe s'accrochent aux barreaux de la terre,

Ô Nuit obscure !

Alors viendra le Sommeil refermant les invisibles
portails, et vers des terres gardées par un écran
d'étrange lumière,

s'en ira ; mon âme transportée sur les ailes d'un rêve,
s'échappera de la terre, glissant dans la lueur inconnue,
le blanc Rayon.

Tumulte de la houle, Océan déroulant tes longs hexamètres
Inonde mon esprit comme la marée qui roule sur les rivages enchanteurs.
Écume sur ses crêtes, le pentamètre s'achève en spirales modulées,
deux hautes vagues, puis, dans sa chute, à l'oreille s'évanouit en silence.

Musa Spiritus

Ô mot caché dans le feu, là-haut,
toi qui t'es attardé au long des siècles,
quitte la béatitude de ton pur désir,
plonge à travers les éternités d'or.

Bondis dans les gouffres de notre nature,
voix des espaces, appel de la Lumière !
Brise les sceaux du sommeil de la Matière,
brise la transe de la cime invisible.

Dans la lueur incertaine du mental humain,
la vaine cohue de ses pensées discordantes,
grave ton épopée telle une chaîne de montagnes
semées de grottes prophétiques.

Que tes chants aux ailes colorées planent tels des oiseaux
au-dessus des remous de l'océan du cœur.
Que tes mots de feu éveillent la vision
de la déité aveugle qui l'habite.

Ô Muse du Silence, crée l'immensité
dans le calme insondé qui entend ta voix ;
éveille-toi dans les vastes ciels muets de l'esprit
où dans la joie resplendissent tes aigles de Pouvoir.

Assez, assez du mental et ses feux de chandelle !
Allume, allume les soleils qui ne meurent !
À mon oreille l'appel des anges étoilés
et à mon œil nu les formes des dieux !

Que le petit dieu-de-la-vie tourmenté,
de l'âme immobile rejette ses voiles,
son étoffe striée de vertu et de péché,
ses clameurs et son charme, sa souffrance et ses larmes ;

A tous apporte la paix, la liberté.
Que les battements de mon cœur mesurent les pas de Dieu
comme Il approche de Son infinité hors du temps
pour bâtir dans leur extase Sa brûlante demeure.

Tisse de ma vie Son poème des jours,
Ses aubes calmes et pures, Ses midis de force.
Qu'en mes actes s'imprime la course de Son char,
en mes pensées le galop de Ses grands destriers !

Le labeur d'un Dieu

J'ai recueilli mes rêves dans un air argent
entre l'or et le bleu
et doucement les ai drapés et les y ai laissés,
mes bijoux de rêves de toi.

J'avais espéré bâtir un pont d'arc-en-ciel
mariant le sol au ciel
et semer sur cette minuscule planète dansante
les modes de l'infinité.

Mais trop brillants étaient nos cieus, trop éloignés,
trop fragile leur substance éthérée ;
trop splendide et soudaine notre lumière n'a pu demeurer ;
les racines n'étaient pas assez profondes.

Qui veut ici apporter les cieus
doit lui-même descendre dans l'argile
et porter le fardeau de la nature terrestre
et marcher sur la voie douloureuse.

Contraignant ma divinité je suis venu
ici-bas, sur la terre sordide,

ignorant, peinant, humain devenu
entre les portes de la mort et de la naissance.

J'ai creusé profond et longtemps
dans l'horreur de l'ordure et de la boue
un lit pour le chant de la rivière d'or,
un foyer pour le feu immortel.

J'ai peiné et souffert dans la nuit de la Matière
pour apporter le feu à l'homme ;
mais la haine de l'enfer et la malice humaine
sont mon lot depuis qu'a commencé le monde.

Car le mental de l'homme est la dupe de son moi animal ;
espérant vaincre ses appétits,
il héberge en lui un Elfe monstrueux
enamouré de la douleur et du péché

L'Elfe gris tremble devant la flamme du ciel
et toutes choses heureuses et pures ;
jouissance et fureur et souffrance seules
peuvent faire durer son drame.

Tout à l'entour est lutte et ténèbres ;
car ces lampes nommées par les hommes soleils
ne sont que reflets à mi-route dans cette vie trébuchante,
lancés par les Immortels.

L'homme allume ses petites torches d'espoir
menant à un bord qui croule ;
un fragment de la Vérité est son plus large horizon,
une auberge son pèlerinage.

La Vérité des vérités les hommes craignent et nient,
la Lumière des lumières ils refusent ;
à des dieux ignorants ils élèvent leurs cris
ou d'un démon ils choisissent l'autel.

Tout ce qui fut trouvé doit être à nouveau cherché,
chaque ennemi abattu renaît,
chaque combat est à livrer de nouveau, inlassablement
à travers les espaces de tant de vies stériles.

J'ai mille et une blessures béantes
et les rois des Titans m'assaillent,
mais je n'ose me reposer avant que soit remplie ma tâche
et la Volonté éternelle accomplie.

Comme ils se moquent et ricanent, diables et hommes !
« Ton espérance est la tête de la Chimère
peignant le ciel de sa couleur de feu ;
tu tomberas et ton œuvre sera anéantie.

Qui es-tu qui babilles de bien-être céleste
et de joie et d'espace d'or

pour nous qui sommes des épaves sur les mers inconscientes,
liés à l'implacable destin de la vie ?

Cette terre est nôtre, un champ de la Nuit
pour nos maigres feux vacillants.
Comment tolérerait-elle la Lumière sacrée
ou souffrirait-elle les désirs d'un dieu ?

Allons, abattons-le, mettons fin à sa course !
Nos cœurs seront alors délivrés
du poids et de l'appel de sa gloire et sa force
et du frein de sa vaste paix immaculée. »

Mais le dieu est là dans ma poitrine mortelle
qui combat contre l'erreur et le sort
et fraie un chemin dans la fange et la lie
vers l'Immaculé sans-nom.

Une voix cria, « Va où nul n'est allé !
Creuse plus profond, plus profond encore
jusqu'à la pierre de fondation sinistre
et frappe à la porte sans clef. »

Je vis qu'un mensonge était plantée tout au fond,
à la racine même des choses
où le Sphinx gris garde l'énigme du sommeil de Dieu
sur les ailes déployées du Dragon.

Je laissai les faux éclats du mental
et les mers insatisfaites de la vie
et par les voies sans issue du corps plongeai
vers les mystères souterrains.

J'ai fouillé dans le cœur affreux de la Terre muette
et entendu la cloche de sa messe noire.
J'ai vu la source d'où naissent ses agonies
et la raison intime de l'enfer.

Au-dessus de moi gémit le dragon
et voltigent les voix diaboliques ;
J'ai pénétré le Vide où naquit la Pensée,
j'ai marché dans le puits sans fond.

J'ai foulé les marches du désespoir,
armé d'une paix immense,
apportant les feux de la splendeur de Dieu
au fond de l'abîme humain.

Lui que je suis était toujours avec moi ;
tous les voiles maintenant se déchirent.
J'ai entendu Sa voix, porté Sa volonté
sur mon large front impassible.

Un pont est jeté sur le gouffre entre profondeurs et hauteurs
et se déversent les eaux d'or

dévalant la montagne saphir à crête d'arc-en-ciel
étincelant d'une rive à l'autre.

Le feu du ciel est allumé dans le sein de la terre
et brûlent ici les soleils immortels ;
par une faille miraculeuse dans les bornes de la naissance
les esprits incarnés aspirent

comme flammes aux royaumes de Vérité et de Félicité :
descendant des marches rouges d'or,
les radieux enfants du Paradis
chantent la fin des ténèbres.

Bientôt les portes de la vie nouvelle
se dessineront dans la lumière d'argent
avec son toit doré, ses sols de mosaïque
dans un vaste monde brillant et nu.

Je laisserai mes rêves dans leur air argent,
car vêtue d'or et de bleu
marchera sur la terre, dans un corps et si belle,
la vérité vivante de toi.

Épouse du Feu

Épouse du Feu, étreins-moi fort maintenant —
Épouse du Feu !
J'ai arraché les pétales de la rose terrestre,
j'ai tué le désir.

Beauté de la Lumière, enveloppe ma vie —
beauté de la Lumière !
J'ai sacrifié l'envie, rompu avec la peine,
je peux porter ton délice.

Image de l'extase, ravis et enlace-moi —
image de félicité !
Je ne veux voir que ton visage merveilleux,
ne plus sentir que ton baiser.

Voix de l'Infinité, résonne en mon cœur —
appel de l'Un !
Grave là ta radieuse clarté, à jamais,
ô vivant Soleil !

L'oiseau bleu

Je suis l'oiseau de Dieu dans Son bleu ;
divinement haut et clair
je chante les notes du doux et du vrai
à l'oreille des dieux et des séraphins.

De la terre du mortel je monte comme une flamme
dans un ciel sans chagrin
et sème sur le sol douloureux de sa naissance
les graines de feu de l'extase.

Mes ailes m'emportent par-delà le Temps et l'Espace
dans la Lumière qui ne s'éteint pas ;
j'apporte la félicité du visage de l'Éternel
et le don de vision de l'Esprit.

De mes yeux de rubis je mesure les mondes ;
je me suis perché sur l'arbre de Sagesse
couvert des fleurs du Paradis
le long des flots de l'Éternité.

Rien n'est caché à mon cœur brûlant ;
mon mental est calme et sans rivage ;
mon chant est l'art mystique de l'extase,
mon vol, l'immortelle Volonté.

Mahâlakshmî ou La Mère

Dans les lotuseraies rôde Ton esprit :
où trouverai-je un siège pour Toi ?
Au passage de Tes pieds — vermeils comme le ciel de l'aurore — mon cœur s'ouvrant
Ton trône sera.

Toute chose impie heurte Ton âme :
je voudrais devenir un tout immaculé ;
Ô délice du Monde, puissance de la Toute-beauté ! Immuable,
que Ta grâce fasse de moi sa demeure.

Un cœur aride Tu ne peux souffrir ;
C'est Toi qui veux porter les liens de l'amour ;
que la plénitude magique de Ta douceur fasse de moi
Ton éternel océan d'amour.

(Traduit du chant bengali d'Anilbaran Roy)

Le yogi sur le tourbillon

Sur un tourbillon terrible au milieu du fleuve en furie,
tel une statue, figée, nu, de bronze, sévère
il se tenait droit tel un voyant immortel,
impassible sous l'assaut glacial des eaux démentes.
La pensée ne pouvait naître en lui, ni la chair frémir ;
ici les pas du Temps ne pouvaient s'aventurer ;
seul y régnaient un Pouvoir inconnu, pur, austère,
seul un Silence puissant, libérateur.

Son esprit vaste comme le monde, solitaire
au-dessus du torrent des jours
sur le profond tourbillon de notre être,
silencieux, subissait la pression énorme de la création,
immuable, supportant les cycles et les lois de la Nature,
arrière-plan immobile de la course cosmique.

Le royaume intérieur

Il est un royaume de bonheur spirituel,
non dans ce tourbillon impuissant de la pensée,
écume de l'océan-du-monde ou murmures d'embruns surpris,
avec lesquels nous bâtissons du mental les mouvantes symétries,
ni dans le tissu de malaise passionné de la vie,
les émotions du cœur, précaires, fragilement forgées,
les joies sensuelles, banales, tronquées, et bientôt anéanties,
ou la solide impermanence de ce corps.

Derrière, et plus vastes que l'immense univers
notre esprit parcourt le drame et le tumulte,
une paix, une lumière, une extase, un pouvoir
attendent, quand prendra fin l'aveuglement et la malédiction
qui le voile à son ministre ignorant,
la grandeur de son heure éternelle et libre.

Le Jeu du monde

L'Īshwara à l'Īshwari

Tout au long des âges des dieux immesurés par la pensée de l'homme
ou par la danse de la terre ou les rondes de la lune
j'ai protégé la loi de l'Invisible pour l'amour de ton sourire, ô ma bien-aimée ;
cependant que les vies ailées se suivaient innombrables, tels des oiseaux traversant la vaste mer,
j'ai guetté sur la route des siècles ta course de lumière.

La danse de la terre avec le soleil en ses robes de feu, n'était-ce pas toi encerclant mon âme de flamme,
les contemplations de la lune enivrée de nectar, mon regard te cherchant à travers l'Espace ?
Dans la hâte du monde et la course du mental tendu et le long galop des années en fuite
c'était moi qui me précipitais parmi le flux des choses pour approcher enfin ton visage.

Mienne est la quête de la terre et l'immensité des lents éons la voie de mon cœur ;
car je suis une secrète et sublime Volonté et les pas de ta puissance, ô Mère.
Dans la brute obscure, dans l'exploration du mental humain et le regard serein des dieux
c'est moi qui par les chemins tourmentés de la Vie poursuis ton rire et ton amour et ta lumière.

Quand ni le Temps ne s'écoulait encore ni l'Espace ne s'était déployé, pour ton jeu des mondes
je me livrai moi-même au délice de tes puissantes mains, afin qu'elles me gouvernent
et me meuvent et me conduisent ;
je m'abîmai dans l'engourdissement de la terre pour jouer le jeu de ton désir, tissant l'étoffe de mon esprit
en millions de formes et d'images d'âmes auxquelles je donnais vie.

Les mondes ne sont qu'un champ où nous jouons Toi-et-Moi et un masque coloré de l'Un-Deux,
je suis en toi comme tu es en moi, ô Amour ; nous sommes plus proches que cœur et poitrine ;
de toi j'ai jailli telle une étincelle de l'esprit, et je remonte dans le feu de l'âme ;
c'est nous qui faisons tourbillonner les astres au rythme du Temps,
notre unité est le repos de la Nature.

Lorsque, à l'origine, de l'Immense inconscient éclata la Lumière pour créer nébuleuses et soleil,
nos mains à travers le vide de la Nuit se touchèrent, allumant le Feu fatidique ;
les systèmes énormes abandonnèrent leur transe inerte et ce vert cratère de la vie surgit
afin que nous puissions nous voir, nos formes confondues, du fond d'un regard vivant.

Dans cette transe de la pensée, ou dans son regard immense, le Mental parcourut l'étendue de ses sphères,
pour que je puisse me connaître moi-même en toi, intégralement du plus infime
au plus vaste et plus profond,
tout en moi aspirait à s'unir à toi, mon cœur à ton cœur et mon être à ton être,
comme deux mers ou deux corps se fondent et le délice de l'éveil en celui du sommeil.

Quand le mental à son pinacle se perdra dans tes Immensités de Lumière
et que l'homme s'immergera dans la vaste divinité,
ta Vérité dénouera ses flammes d'or et s'embrasera ta blancheur de diamant ;
mes âmes illuminées découvriront la joie même de leur être, embrassant tout en l'Un,
et la peine du cœur se changera en béatitude et ta douceur possédera les jours de la terre.

Alors la Vie deviendra l'étreinte de ton amour serrant tous tes enfants contre ton cœur
dans l'extase ou la paix,
et ta joie sera la flamme de l'esprit et ta paix son assise, toutes deux immortelles.
Nos yeux retrouvant l'amour enfoui depuis toujours dans la profondeur d'un regard
et nos êtres enlacés ne faisant plus qu'un,
je saurai que le jeu valait bien le labeur dont la fin est ton divin embrassement.

Lune-symbole

Une fois encore es-tu montée, ô lune, telle une flamme blanche à l'horizon qui scintille,
et tu flottes et t'élèves depuis les bords enchantés d'une mer tremblante d'écume,
croissant mystique traversant la grise torpeur des nuits et des jours,
navire argenté de l'esprit venu des ports de l'éternité.

Ô vaisseau des dieux dont la proue plonge et tangué dans les hauteurs du ciel,
tu vogues parmi les nuages qu'illumine ton halo, mais nos cœurs en extase s'embrasent
d'une flamme vermeille, tels les pétales d'une rose cachée au sein de l'amour ;
comme si tu étais la béatitude même qui plane dans l'air opalin sur les routes d'or du ciel,
et qui s'incarne ici pour captiver nos vies humaines tel un visage enivré
de lumière, dans les brumes bleutées de l'espace.

Grisé de silence, frémissant, l'air boit à ta coupe la liqueur pâle et mystérieuse :
tes rayons s'effleurent, tremblantes caresses ; et les torches féeriques allumées
pour les mystères de la Nuit se posent dans ses niches profondes et pures ;
les gouffres inconscients s'émeuvent et vaguement palpitent, cependant que leurs voix inconnues
crient à la nouvelle Lumière, la Merveille apparue,
attendant que son rayon descende, et d'une baguette de feu enchantée, force les recoins muets du sommeil.

Radieuse et solitaire en un délicat océan de ciel bleu sombre à reflets d'écume blanche,
sans trêve tu glisses et vogues telle une coupe magique à la dérive
lancée de la main d'un dieu ivre et qui va ballottée sur le fleuve du Temps,
Ô icône et calice de lumière spirituelle, dont les taches sont comme touches
d'ombre de la Nature sur une âme transparente, immaculée.

Comme tu arrives, frêle, hantée, ô blanche lune, à mon appel solitaire des
profondes hauteurs embrassées par le ciel,
voyageuse parmi les myriades d'îles de l'archipel des étoiles,
ces questions brûlantes fendant le ciel,
tu portes le cercle de l'occulte Oui d'argent de l'Invisible à l'interrogation confuse de
ces témoins de lumière qui aspirent
et brûlent sous la voûte compacte du mental éveillé de la Matière — innombrables, solitaires, éparses.

Disque d'un plus grand Rayon à venir, ivresse de flamme blanche, rose enlaçante de l'amour,
éternellement tu dérives, ô silencieux navire argenté parti de l'Inconnu lointain,
lune de cristal, d'argent ou d'or, joie de l'esprit que le Temps fait tournoyer dans le profond sillon des âges,
messagère et porteuse d'une beauté immatérielle et d'une félicité encore inaccessible
avançant au-dessus de la mer blafarde de notre vie — révélatrice, radieuse et seule.

Un fils de l'éclair...

Un fils de l'éclair aux pieds de flamme a plongé sur la terre dans toute sa force et sa gloire ;
alors la lumière naquit d'une matrice et la puissance de la foudre emplit une forme humaine.
La calme rapidité du ciel, la douce grandeur, la pure passion et le pouvoir ailé descendirent ;
tous les dieux habitaient un corps mortel, portaient un nom unique.

Une onde immense se répandit, éveillant chaque rêve de bonheur dans la pénombre de la Terre ;
la vie fut coulée dans la splendeur, des mains océaniques saisirent le timon du Temps.
L'âme de l'homme redevint le lumineux aurige des jours, servant des dieux impétueux et hardis,
lancé par l'Un sur Ses voies ailées-de-tempête, flèche pointée vers les hauteurs sublimes.

Les tables séculaires furent fracassées, fendu le mur défunt de l'archaïque et flâneuse Nature,
Dieu se recréa dans un nouveau monde de beauté, de pensée, de flamme :
des voix divines parlèrent sur les lèvres des hommes, le cœur s'éveilla aux candides aurores
de l'étincelante merveille,
l'air une robe de splendeur, le souffle une joie, la vie un jeu divin.

La mort d'un dieu [1]

LES VOIX DE LA TERRE

Levons-nous! piétinons le feu, étouffons-le !
Éparpillons les cendres d'un Dieu parmi les étoiles.
Oublions tout espoir et toute aspiration.
Peignons notre prison, renforçons ses barreaux.

Le voilà mort, et la grandeur qui encombrait le monde et les routes du Temps
s'est évanouie telle une ombre d'or chassée d'une angoisse millénaire ;
la gloire et le fardeau, le lustre du soleil et la passion ont quitté notre vie ;
nous pouvons endosser la grise livrée de la Mort et recueillir ses gages.

Tout ce qui reculait devant sa splendeur, fuyant de honte la lumière et la
beauté et l'invincible douceur,
revient enfin, vantant cette obscurité et cette petitesse, cette inquiétude fébrile de la vie,
sa cruelle et triste incomplétude.

La mort d'un dieu [2]

Levons-nous ! étouffons le feu, piétinons-le!

Éparpillons les cendres d'un dieu parmi les étoiles !

Oublions tout espoir et toute aspiration.

Il est mort, et sa grandeur qui encombra le monde
telle une ombre dorée s'est évanouie des âges.

Rejeté derrière nous l'aiguillon de sa gloire, ce fardeau de lumière ;
délivrée de la flamme et de l'effort, la Terre peut jouir à son aise
de sa petitesse, enfin débarrassée de ce puissant esprit.

Tout ce qui est faux, désabusé, mesquin, est libre à nouveau
de suivre sa nature.

Refermez les pages brillantes du temps !

À la vie humaine rendez les vieilles tables et son morne confort,
ranimez sa servile grisaille.

L'Inconscient et le Feu-voyageur

L'Inconscient

La vie, triste frémissement de ma Matière lui enseignant l'angoisse
et l'espoir et le désir piétinés dans la boue par le Temps ?
La vie, cette joie qui pleure sa brièveté, ce trottoir de la peine,
la vie, cette étreinte d'une mort qui chérit un souffle qui passe ?

Dons d'une éphémère douceur, tordue, torturée —
espérance plus aveugle que Ma nuit, désir et délice assassin,
petite félicité sur les ailes d'un moment, vive et fragile,
l'amour devenu parent de la haine, la volonté un outil du Destin.

Alors déchiré d'angoisse j'ai crié vers la connaissance, la lumière au cœur de ma nuit,
lumière sur mes symboles de rêve, pouvoir de rédemption au cœur de la Lumière.
Mais était-ce la connaissance qu'Il me donna, cette pensée enchevêtrée d'obscurité,
Ignorance lisant son propre script dans les sens et la pierre ?

Cette Ignorance élaborant ses plans et ses rêves sur une toile d'erreur,
ce mental, demi-lumière née en moi, lueur d'un matin sans lendemain ?
Autographes, hiéroglyphes des réflexes engendrés par la vie,
spasmes de matière saisis dans les fictions lumineuses de la pensée.

Mais non ! Dieu est-Il autre que moi-même, un euphémisme de la Mort qu'on s' imagine immortelle,
un Rien absolu qu'on éternise, une personne qui pourtant n'est Personne,
Mort qui demeure vivante à jamais, Inconscient que troublent les apparences,
matière tourmentée par la vie, Vide de forces en conflit ?

Oh ! par ma pensée m'échapper de moi-même hors de la pensée dans le Rien —
tel fut mon espoir : me dissoudre, emporté dans une calme Félicité ;
déchirant l'illusion que je bâtis d'être immuable, sans forme, hors du temps,
ce rêve j'y renonce aussi maintenant, et jusqu'à l'envie de disparaître.

Muet, désenchanté, j'ai sombré d'un univers stérile,
sans but, condamnée à survivre, esprit de matière douloureuse,
je me connais maintenant comme ce fini sans limites, cette obscurité
s'éclairant de ses ombres, acceptant de lutter en vain et pour toujours.

Feu voyageur venu de l'immortalité, étincelle de l'Intemporel,
pourquoi es-tu entré dans ma nuit, insoutenable idole de Lumière ?
Ah ! de quel heureux univers t'es-tu égaré, enflammant ma torpeur ?
Ô esprit de Lumière, ne trouble pas l'immensité de ma Nuit.

Le Roi du Feu et le Messager

Le Roi du Feu

Âme vêtue de feu qui viens de la terre
dans le silence des sept ciels,
es-tu une héritière de la naissance spirituelle,
es-tu une hôte ancienne du Paradis ?

Le Messager

Je suis le Messager de la race humaine,
je suis le Pionnier venu de la mort et de la nuit,
je suis l'adorateur de la face de la Beauté,
je suis le chasseur de la Lumière immortelle.

Le Roi du Feu

Quelle flamme portes-tu qui t'enrobe de son pouvoir
te protégeant des Gardiens du Chemin ?
Quel vagabond né de l'Heure éternelle,
quel fragment de l'inconcevable Rayon ?

Le Messager

C'est le feu d'une âme éveillée
aspirant depuis la mort à atteindre l'Éternité,
les ailes du sacrifice flamboyant vers leur but,
la divinité brûlante de l'humanité.

Le Roi du Feu

Que cherches-tu ici, enfant des routes éphémères ?
Veux-tu être libre et serein dans la paix sans fin
ou contempler pour toujours la face de l'Éternel
dans le silence d'une indicible libération ?

Le Messager

Je revendique pour les hommes la paix qui ne faillira point,
je revendique pour la terre le bonheur sans blessure, hors du temps,
je cherche la force de Dieu pour les âmes souffrant en enfer,
la lumière de Dieu pour combler l'abîme de l'ignorance.

Le Roi du Feu

Arrête là ton ascension et ta présomptueuse prière
et reviens sauf au globe abandonné,
n'éveille pas l'Éclair du ciel du repaire de son sommeil
pour qu'il te revêtisse de sa robe d'angoisse.

Dans le silence de minuit...

Dans le silence de minuit, dans la lumière de l'aurore ou du midi
j'ai entendu chanter la flûte de l'Infini, j'ai vu les ailes-de-soleil des séraphins.
Dans la solitude sans bornes des montagnes, sur la houle sans rivage de l'océan,
l'immensité divine nous effleure par instants, touches insaisissables de l'Absolu
hors-mesure, frappant la nature-des-sens affranchie de ses limites :
vision fugitive, premier contact, mais l'âme grandit, plus profonde et plus vaste :
Dieu a marqué la créature de son empreinte.

Dans l'éclair ou le froufrou d'un vol d'oiseau ou d'insecte, dans la passion d'une aile, d'un cri à la cime des arbres,
dans les plumes d'or de l'aigle, dans la majesté du lion à la crinière de feu,
dans les hiérophantes muets de la Nature et l'écriture hiéراتique des couleurs,
orchidée, tulipe et narcisse, rose, nénuphar et lotus,
quelque chose de l'éternelle beauté saisit l'âme et les nerfs et les fibres du cœur.

(inachevé)

Une voix s'éleva

Une voix s'éleva, si douce et si terrible
qu'elle perça le cœur d'amour et de douleur, comme si tout l'enfer
à tout le ciel s'accordait en une même indissociable note.
Née des profondeurs insondables pour planer sur les plus hautes cimes,
elle portait toute la peine que partagent les âmes des créatures,
mais suggérait toute l'extase que peuvent éprouver les dieux.
Ô Soleil de Dieu venu dans ma plus sombre Nuit pour sonder et connaître ses gouffres
et y porter la lumière immortelle.

(inachevé)

III

SONNETS
et autres poèmes

Juillet 1938 - Octobre 1939

L'ouïe divine

Tous les sons, toutes les voix sont devenus Ta voix,
musique et tonnerre et le cri des oiseaux,
babil de la vie sur ses peines et ses joies,
cadence du langage humain, mots murmurés,

le rire d'allégresse énorme de la mer,
l'avion altier vrombissant dans l'air conquis,
l'auto claironnant à la terre son hymne à la vitesse,
le bourdonnement réticent de la machine, le hurlement de la sirène

sonnant dans le cor des vents de l'Espace
un appel de distance et de mystère,
souvenirs de terres ensoleillées et de routes océaniques —
sont maintenant des accents merveilleux et des thèmes de Toi.

Une harmonie secrète se glisse dans le cœur aveugle
et tout devient beau parce que Tu es.

Découvertes de la science

J'ai vu le flot électrique qui fait tourner
le monde, se changer en un tourbillon d'atomes
et d'étincelles de Lumière, Feu dont nébuleuses et soleils
sont des reflets et des gouttes de flamme, éparses, érémitiques;

et voilés par l'invisible Lumière agissaient d'autres Pouvoirs,
un Air de mouvement sans fin ni commencement
qui s'étend et se contracte dans les heures du Temps
et l'intangible éther de l'Un.

Les découvertes de surface — phénomène-écran —
sont les rançons offertes de la Nature, mais derrière
ses mystères occultes, inconnus, sont protégés
du maniement grossier du Mental empirique.

Nos vérités découvertes ne sont que la poussière et la trace
de l'éternelle Énergie dans sa course.

Les voies de l'Esprit [1]

Comment la Nature ascendante s'approche-t-elle de son but ?

Non par l'intellect infirme de l'homme,
qui transcrit tout en les formes rigides qu'il érige,
mais par la vision plus subtile de son âme.

Ses instruments ont bien servi sa faiblesse,
mais ils devront changer pour parcourir les chemins de Feu
qui par son moi calme, incommensurable, conduisent
aux spires incandescentes des ultimes extases.

L'esprit garde pour lui ses larges voies :
un sens qui porte le monde dans notre être,
un toucher intime, illuminé et une vision intérieure,
la vaste Pensée qui est l'immense regard d'un dieu.

Un cœur tranquille et accordé à tout,
une volonté aux larges ailes, puissante, impériale.

Les voies de l'Esprit [2]

Tirée du sommeil de la Matière quand la Nature peinait
dans les demi-lumières du mental incarné,
elle ne se défit pas de tout ce qui l'emprisonnait
mais traîna une chaîne toujours plus longue, et l'amour

des ombres et de faibles lueurs l'accompagnèrent.

Dans la crainte furent modelés nos instruments ;
Horizons et surfaces emmuraient la pensée et les sens,
interdits qu'ils étaient de regarder trop haut, de plonger trop profond leur regard.

Une algèbre de signes, un système sensoriel,
un langage symbolique sans profondeur ni envolées,
un pouvoir de manier adroitement les choses extérieures
sont les maigres gains de notre intelligence.

Pourtant, en elle sont des chemins d'une plus grande Nature,
tissant la grandeur de sa dure ascension.

La science et l'inconnaissable

Dans des profondeurs occultes poussent les racines secrètes de la Nature ;
chaque visible dissimule sa base dans l'invisible,
l'invisible lui-même protège ce qu'il peut signifier
dans un invisible plus profond encore, inconnu.

La science de l'homme bâtit des abstractions arides, austère
et découpe en formules le tout vivant ;
c'est un cerveau, c'est une main sans âme,
un œil perçant sous notre regard tourné vers l'extérieur.

Les objets ne sont point des formes, ils apparaissent
comme une masse de forces
poursuivis et saisis, leurs lignes intérieures s'échappent
dans une vaste conscience au-delà de nos normes.

Suivez-la et vous trouverez encore des abîmes
infinis, sans voie, muets, inconnaissables.

L'Homme médiateur

Un Inconscient muet a tracé le dédale où trébuche la vie,
nuit de toutes choses, comble et infinie:
il a fait de notre conscience une torche qui joue
entre l'Abîme et une haute Lumière.

Notre mental fut forgé en une lentille segmentaire
mettant bout à bout la masse énorme du monde,
et la raison, petit théodolite insensible
mesurant irréallement les voies immensurables.

Pourtant, ce sombre Inconscient d'où tout est issu,
est ce même Pouvoir qui brille sur les sommets à conquérir :
notre Nuit deviendra comme un ciel de pourpre,
notre torche sera transmuée en un vaste soleil divin.

Enracinée dans la boue, la nature de l'homme grandit vers le ciel —,
son âme est l'obscur bourgeon de la rose flamme de Dieu.

L'infini infinitésimal

D'une calme immensité nous sommes venus.

Ces millions d'univers étaient pour elle
les pauvres bulles de lumière d'un jeu banal,
une fragile lueur dans l'Infini.

Elle ne put trouver son âme dans tout ce Vaste :

elle se contracta en un point
infinitésimal, grossièrement modelé
dans la boue et la vase de la terre étrangement éveillée —

minuscule protoplasme sur un globe ordinaire

dans le système réduit d'un soleil nain,
petite vie portant comme robe la chair,
petit mental ailé pour courir la grande étendue.

Il vécut, il connut, il vit son moi sublime,

immortel, plus vaste que l'Espace, plus durable que le Temps.

Évolution

Tout n'est pas achevé du décret invisible ;
Un Mental au-delà de notre mental nous devons embrasser,
une vie d'harmonie inouïe,
attend secrètement la naissance d'autres hommes.

Le lent éveil à la vie de la terre primitive,
les premiers frémissements de la plante et de l'arbre
ont préparé notre pensée à une naissance divine,
élargissant le moule de notre mortalité.

Une puissance que nulle volonté, nulle force humaine ne peut gagner,
une connaissance qui repose en l'éternel,
une béatitude au-delà de nos luttes et nos souffrances
sont les cimes promises de notre destinée.

Ô Toi qui de la pierre endormie t'élèves vers le mental,
tourne-toi maintenant vers les sommets miraculeux encore vierges.

L'appel de l'impossible

Une divinité nous porte vers l'irréalisé.
Endormi dans les vastes plis de la destinée,
un monde gardé par les ailes bruissantes du Silence
protège sa merveilleuse impossibilité.

Mais vibrent et s'écartent les portails céruléens,
d'étranges splendeurs se penchent sur nos yeux rêveurs ;
nous portons de fières déités et de glorieux destins ;
des visages, des mains s'approchent, venus du Paradis.

Ce qui brille là-haut attend obscurément en nous ;
la béatitude inatteinte est le droit de naissance de notre avenir ;
la beauté s'éprend de nos âmes voilées ;
nous sommes héritiers d'espaces infinis.

L'impossible est notre masque de ce qui sera,
le mortel, la porte vers l'Immortalité.

Contrastes

Que d'opposés ici-bas ! Une vie insignifiante,
un point dans ce rêve énorme de la Mort que l'on nomme Matière ;
sa faiblesse lutte avec ardeur pour la toute-puissance,
un mental pensant naît de l'effort d'avant toute pensée

dans l'ordre des éléments électriques.

Premier souffle d'une vie immortelle dans cette mort monstrueuse,
un mystère de connaissance s'est enveloppé
dans la nescience et le mutisme de la Matière. Ses sens recouverts

ou sa volonté éteinte et somnambule règnent obscurément,
entraînant les atomes dans leur course cosmique
dont le mouvement sourd, colossal, sert par force
les œuvres d'une étrange et aveugle omniscience.

Les profonds contrastes du monde ne sont que formes tissées
drapant l'unanimité de l'Un.

L'Homme, animal pensant

Entité infime dans un plan infini
 parmi l'énorme insignifiance
 de la danse enflammée, tourbillonnante du cosmos inhabité,
la terre, comme par accident, engendra l'homme,

créature née de sa grise ignorance,
 mental clair-obscur, souffle
 captif qui se débat dans un monde de mort,
pour vivre quelques brèves et boiteuses années. Il avance pourtant,

poussé par une divinité intérieure,
 une conscience au sein de l'inconsciente Nuit,
 pour réaliser sa plus haute Lumière,
et affronter les forces sans merci de l'Invisible.

De l'argile insensible aspirant au divin
il chemine à pas lents vers le jour éternel.

L'Homme, despote des contraires

Moi qui surpasse l'immensité des mers,
tel une tornade de puissance divine,
je suis la fleur fragile frémissant dans la brise,
plus faible qu'un roseau qu'on brise sans effort.

J'abrite toute la sagesse du monde
dans ma nature de prodigieuse ignorance ;
fixant les yeux sur une flamme de vertu
je me vautre avec délice dans la fange et danse en enfer.

Mon mental brille comme la pleine lune,
obscur comme le troglodyte dans sa grotte.
J'amasse les richesses du temps et les gaspille aussitôt ;
je suis un épitomé de contraires.

Je surprends le sommeil de la mort chaque fois que je renais,
et ne suis qu'un instant dans l'éternité.

Électron

L'électron sur quoi sont bâtis formes et mondes
est né tel un éclair, particule de Dieu.
Étincelle jaillie de l'Énergie éternelle,
il est de l'Infini l'aveugle et infime demeure.

Dans ce petit char de flammes voyage Shiva.
L'Un s'est conçu lui-même innombrablement ;
il cache Son unité sous des formes invisibles,
temples minuscules du Temps offerts à l'éternité.

Atomes et molécules en leur plan caché
étayent un édifice d'étranges unités,
cristal et plante, insecte, bête et homme —
homme dont se saisira l'Unité du Monde

déployant l'étincelle de son âme en une épiphanie
de la vastitude intemporelle de l'Infinité.

L'Universel immanent

Je tiens le vaste monde embrassé dans mon âme :
 en moi brûlent Arcturus et Belphégor.
 Vers quelque forme vivante que je me tourne
je vois mon propre corps sous une autre figure.

Dans tous les yeux je vois mon propre regard ;
 mon cœur est l'Un qui bat dans tous les cœurs.
 Le bonheur du monde coule en moi comme un vin,
ses douleurs sans nombre sont ma propre agonie.

Tous ses actes pourtant ne sont que vagues qui passent
 à la surface ; au-dedans, pour toujours immobile,
 je me tiens, non né, hors-du-temps, intangible :
toutes choses se reflètent, paisibles, en mon miroir.

Ma vaste transcendance porte le tourbillon cosmique ;
en lui je suis caché comme une perle dans la mer.

Béatitude de l'identité

Toute la Nature apprend à se mouvoir par des voies radieuses,
tous les êtres sont en moi embrassés.

Ô Cœur illimité, flamme de joie et d'amour,
comme Tu bats dans la poitrine d'un mortel !

C'est Ton ivresse qui flamboie au long de mes nerfs
et toutes mes cellules et mes atomes vibrent en Toi ;
mon corps est Ton instrument et sert seulement
de vivante coupe au vin de Ton extase.

Je suis un centre de Ta lumière d'or
et suis sa vaste indéfinissable circonférence ;
Tu es mon âme immense, lumineuse, immaculée,
mon mental, ma volonté, mes sens ardents T'appartiennent.

Je sens en moi le souffle infini de Ton esprit ;
ma vie est une pulsation de Ton éternité.

Le pèlerin de la Nuit

J'ai donné rendez-vous à la Nuit ;
dans l'abîme notre rencontre était fixée :
Portant en ma poitrine la lumière immortelle de Dieu
j'allai courtiser son cœur sombre et dangereux.

J'abandonnai la splendeur du Mental illuminé
et la calme extase de l'âme divinisée
et parcourus une obscure, aveugle immensité
jusqu'au morne rivage où viennent battre les vagues de l'ignorance.

J'avance dans la vase épaisse, fends la vague glaciale
et ce voyage harassant ne connaît toujours pas de fin ;
perdue est la divinité lumineuse au-delà du Temps,
aucune voix ne vient du céleste Ami.

Et pourtant je sais que l'empreinte de mes pas
tracera un chemin vers l'Immortalité.

Le Plan caché

Si longue soit l'heure de la Nuit, je ne veux pas rêver
que le petit ego et le masque de la personne
soient tout ce que révèle Dieu dans la trame de notre vie,
l'ultime résultat de la tâche cosmique de la Nature.

Une Présence plus grande œuvre en son sein ;
longuement Elle prépare Sa lointaine épiphanie :
même dans la pierre et la bête se cache la Divinité,
Persona lumineuse de l'éternité.

Elle surgira de la limite tracée par le mental
et du cœur prescient fera un témoin ;
même dans cette aveugle et inerte Nature,
longtemps voilée en chaque partie inconsciente,

accomplissant le magnifique plan occulte, Elle révélera,
vaste comme le monde, l'esprit immortel en l'homme.

L'Esprit-Témoin

Je demeure dans le calme imperturbable de l'esprit,
observant les actions de Ton immense force cosmique,
ses ailes puissantes qui parcourent l'infinité
et les galops-du-Temps du Cheval immortel.

Cette Énergie stupéfiante et muette qui fait tournoyer
astres et nébuleuses dans son long sillage,
tel un énorme Serpent en mon être se love
avec son capuchon en diamant de joie, et sa morsure de douleur.

Elle monte du fond obscur et inconscient,
se déroule dans le mental et le cœur des hommes,
puis sur quelque cime de sommeil lumineux elle touche
à la béatitude et la splendeur du plan éternel.

Tout cela, je le porte en moi, impassible, immobile,
me confiant à la toute-sagesse de Ton impénétrable volonté.

L'Inconscient

Hors d'un vide apparent et du sommeil ailé-de-noir
de l'inconsciente obscure infinité,
un Pouvoir s'éleva de l'abîme insensible,
tourbillon de flamme d'une Énergie magique.

Une Intelligence immense et somnambule
concevant sans pensée plans et processus
disposa la magnificence des astres enflammés,
le corps vivant des bêtes et le cerveau de l'homme.

Quelle pure Nécessité, quel Hasard ordonné
sont venus à la vie pour connaître le tout cosmique ?
Quelle magie de nombres, quelle danse mécanique
ont développé la conscience, assumé une âme ?

Les ténèbres étaient la demeure du Tout-Puissant,
une chape d'omniscience, un masque aveugle de Dieu.

Libération [1]

J'ai rejeté la danse tourbillonnante du mental
et me tiens libre désormais dans le silence de l'esprit ;
délivré du temps et de la mort par-delà le monde des créatures,
je suis le centre de ma propre éternité.

Je me suis échappé, le petit moi est mort ;
je suis immortel, seul, ineffable ;
j'ai quitté l'univers que j'ai créé
et suis sans nom et sans mesure.

Mon mental s'est tu dans une lumière immense et sans limites,
mon cœur est une solitude de délice et de paix,
mes sens sont libérés du piège du toucher, du son, de la vue,
mon corps n'est plus qu'un point dans de blanches infinitudes.

Je suis de l'Être Un la seule immuable Béatitude :
je ne suis plus personne, moi qui suis tout ce qui est.

Conscience cosmique

J'ai enveloppé le vaste monde en mon plus vaste moi
et le Temps et l'Espace sont la vision de mon esprit.
Je suis dieu et démon, fantôme et elfe,
je suis la course du vent et l'astre flamboyant.

Je veille sur toute la Nature comme sur un enfant,
et suis la lutte et l'éternel repos ;
la joie du monde coule et frémit en moi, je ressens
la douleur de millions dans ma poitrine solitaire.

Je me sens un avec tout ce qui est ;
devenu toute chose, je ne m'attache à rien ;
emportant en moi l'appel de l'univers
je monte vers mon impérissable demeure.

Je passe au-delà du Temps et de la vie sur des ailes sans limites
mais demeure uni à toutes choses nées ou non nées.

La Lumière d'or

Ta Lumière d'or est descendue dans mon cerveau
et au toucher du soleil les chambres grises du mental sont devenues
une brillante réponse au plan occulte de la Sagesse,
une calme illumination et une flamme.

Ta Lumière d'or est descendue dans ma gorge
et toutes mes paroles sont maintenant une divine mélodie,
mon unique note, un hymne que je chante pour Toi ;
mes mots sont enivrés du vin de l'Immortel.

Ta Lumière d'or est descendue dans mon cœur,
frappant ma vie de Ton éternité ;
il est devenu un temple où Tu demeures
et toutes ses passions ne tendent que vers Toi.

Ta Lumière d'or est descendue dans mes pieds ;
ma terre est désormais Ton terrain de jeu et Ton siège.

Unité de la vie

J'abritais en mon cœur la vie de toutes choses ;
je sentais tous les cœurs du monde comme mon propre cœur ;
je partageais la joie qui chante dans la création
et buvais son chagrin comme un vin d'amertume.

Je sentais comme mienne la colère d'autrui,
toutes les passions déversaient leurs vagues à travers mon moi cosmique ;
je partageais un même amour, exprimé par des cœurs innombrables.
Je suis la bête que l'homme abat, la bête qu'il sauve.

J'ai déployé les ailes de la vie ardentes d'ivresse et de douleur ;
feu noir et feu or tendaient vers une même félicité,
avec eux je montais vers un plan suprême
de pouvoir, d'amour, d'extases immortelles.

Un calme spirituel profond qu'aucun contact ne peut ébranler
sous-tend le mystère de ce jeu-de-la-Passion.

Évolution

J'entrai dans un lieu calme et lumineux
et vis comme en un miroir cristallin
une Force ancienne et serpentine qui montait
les lentes spirales de la route des âges.
La terre était un berceau pour le dieu qui approche
et l'homme un signe clair-obscur
dans ce passage du Divin voilé,
depuis le sommeil de la Matière et le fardeau de douleur

de l'ignorante vie et de la mort, à la lumière de l'Esprit.
Le mental libéré nageait dans le vaste océan de la Lumière
et la vie échappait à la grisaille de sa voie torturée ;
je vis la Matière illuminer la Nuit qui lui donna naissance.
L'âme pouvait sentir, projeté dans l'infini,
le cœur empourpré de l'intemporelle et divine béatitude.

L'appel de lumière

Il est une divinité des choses irréalisées,
pour qui les gains splendides du Temps sont amas de scories ;
un cri se rapproche, un bruissement d'ailes argentées
appelant à la joie du ciel par la perte de la terre.

Tout ce que l'œil a vu et l'oreille entendu
est pâle illusion auprès d'une voix plus sublime
et plus puissante vision ; ni son ni mot suave,
ni passion de couleurs qui réjouissent le cœur

ne peuvent égaler ces plus divines extases.
Seul un Mental au-delà de notre mental peut saisir
ces harmonies encore inimaginées,
destin et privilège d'hommes à venir.

Comme la boue battue par la pluie attend la merveille de la rose,
la terre attend l'éclosion de cette lointaine merveille.

L'Homme cosmique

Mes yeux parcourent le monde et nul horizon ne barre ma vue ;
je vois Tokyo et Paris et New-York,
je vois les bombes exploser sur Barcelone et dans les rues de Canton.
Les méfaits sans nombre de l'homme et ses rares bienfaits se déroulent en moi.
Je suis la bête qu'il tue, l'oiseau qu'il nourrit et sauve;
Les pensées d'esprits inconnus vibrent en moi et m'exaltent ;
je porte la douleur de millions d'êtres dans ma poitrine solitaire.

Les dictateurs d'airain

Je Te cherchais, Toi seul, quand mon regard a croisé
les Quatre Implacables qui régendent notre souffle,
Maîtres de mensonge, Rois d'ignorance,
Hauts-Seigneurs souverains de la souffrance et de la mort.

D'où venaient ces formidables autocraties,
de quelle inconsciente aveugle Infinité,
cruels propagandistes de millions de mensonges,
les dictateurs d'un monde d'agonie ?

Ou était-ce Toi qui portais le quadruple masque ?
Dans le Temps enveloppant Ton cœur hors du temps,
Tu as lié l'esprit à sa tâche cosmique,
pour Te trouver voilé dans ce mime prodigieux.

Toi, Toi seul peux lever le siège inexpugnable,
ô Lumière, ô Joie immortelle, ô extatique Paix !

Forme

Ô adorateur de l'Infini sans forme,
ne rejette pas la forme, c'est Lui qui vit en elle.
Chaque fini porte en lui l'infini,
sanctuaire de Son âme de pur délice.
La forme au cœur de ce profond silence
cache le sens de Son mystère,
la forme abrite les merveilles de l'éternel,
refuge de l'immortel Ermite.

Il est une beauté dans cette divine profondeur,
un miracle du Merveilleux
qui pour demeure bâtit cet univers.
Telle une rose faisant jaillir formes et couleurs,
l'Un dans Sa multiple splendeur
fait s'ouvrir les immenses pétales de ce monde.

L'aventure de l'Infini

Sur les eaux d'un Infini sans nom
mon esquif est lancé ; des hommes j'ai quitté le rivage.
Derrière moi tout s'évanouit et devant je vois
l'abîme inconnu ; seule, une pâle lumière pointe à l'horizon.
Une Main invisible a saisi mon gouvernail. La Nuit
dans un noir corridor tient la mer emmurée —
plainte et rugissement d'une inconsciente Faim
ou d'un Ermite mort le sommeil océanique.

Du Pouvoir que je cherche je sens la grandeur
autour de moi, et au-dessous, le gigantesque abîme.
Au-delà, la cime invisible où nulle âme n'est allée.
Je vais me fondre dans le Seul et Unique
et m'éveiller dans un soudain embrasement de Dieu,
la merveille et l'extase de l'Apocalypse.

Le plus grand plan

Je ne suis plus retenu par l'appel séduisant de la vie,
sa joie et sa peine, son charme et le luth de son rire.
Les moments magiques de la flûte se sont tus,
et formes et couleurs et l'extase d'un instant.
Je veux entendre, dans l'étendue solitaire de mon esprit,
la Voix qui parle quand les lèvres mortelles sont muettes :
je cherche la merveille des choses absolues
née du silence de l'Éternité.

Il y a dans l'âme humaine une soif
que ne peuvent satisfaire ces splendeurs de surface ;
car la vie et le mental, leur gloire et leur débat
sont le lent prélude d'un plus vaste thème,
l'esquisse confuse d'un plan transcendant,
préface de l'épopée du Suprême.

L'incarnation universelle

Il est une sagesse tel un Soleil qui rêve,
une Félicité dans la crypte du cœur devenue d'un blanc étincelant —
le cœur d'un monde où tous les cœurs sont un —
un Silence sur les montagnes de la félicité,

un Calme qui sur son sein berce le Destin ;
une immense Compassion se penche pour embrasser la douleur de la terre ;
un Témoin habite au plus profond de nous,
le Dieu incarné dans le corps de l'homme.

Notre mental est un rideau chatoyant de ce Rayon,
notre force une parodie du pouvoir de l'Immortel,
notre joie un rêveur sur la route de l'Éternel
poursuivant l'insaisissable beauté d'une heure.

Seule sur la porte voilée du cœur est écrit
la parole de feu, le secret et formidable Nom.

La Divinité

Assis derrière les chevaux du Danger en folle cavalcade
dans la rue hurlante qui semblait la lubie d'un futuriste,
je sentis soudain, débordant des ornières de la Nature,
Son corps en moi, m'enveloppant tout entier.

Au-dessus de ma tête apparut une tête majestueuse,
rayonnant le calme de l'immortalité
et un regard tout-puissant qui tenait la scène
dans le vaste cercle de sa souveraineté.

Sa chevelure se mêlait au soleil et au vent ;
le monde était en Son cœur et Il était moi :
moi en qui demeurait la paix de l'Éternel,
la force de l'Un dont la substance ne peut mourir.

L'instant passa et tout fut comme avant ;
seul je portais cet immortel souvenir.

La Déesse de pierre

Dans une ville des dieux, nichée sur un petit autel,
de ses membres sculptés me fixait la Déesse —
Présence vivante immortelle et divine,
Forme qui abritait toute l'infinité.

Impériale, la Mère du Monde avec sa volonté puissante
habitait le sommeil abyssal de la terre,
silencieuse, omnipotente, impénétrable,
muette dans le désert, le ciel et l'océan.

Voilée par le mental, elle est là et se tait,
silencieuse, impénétrable, omnisciente,
se cachant jusqu'à ce que notre âme ait vu, entendu
le secret de son étrange incarnation.

Une dans l'adorant et l'idole immobile,
mystère et beauté que peuvent draper la chair ou la pierre.

Krishna

Enfin je trouve un sens à la naissance de l'âme
dans cet univers terrible et merveilleux,
moi qui ai senti le cœur affamé de la terre,
aspirant, par-delà le ciel, à toucher les pieds de Krishna.

J'ai vu la beauté des yeux immortels,
entendu la flûte passionnée de l'Amant,
connu la surprise d'une immortelle extase
et la peine en mon cœur s'est tue pour toujours.

La musique se rapproche,
la vie tressaille d'une étrange félicité ;
la Nature entière est une pause d'amour immense
dans l'espoir de toucher, embrasser, être son Seigneur.

Pour ce seul moment ont vécu tous les âges ;
enfin comblé, le cœur du monde bat en moi maintenant.

Shiva

Sur le blanc sommet de l'éternité,
Âme solitaire dans le vide des espaces infinis,
il protège la pure extrase de sa solitude mystique
derrière l'écran de flamme de sa paix.
Mais la joie d'être, immense, soudain le saisit,
son regard traverse les abîmes sans fin et il voit,
rêvant au cœur d'inconscients silences,
la muette félicité de la puissante Mère.

Déjà, sous Son regard, elle s'éveille et se lève ;
alors, tournoyant au gré des battements de son cœur,
les mondes rythment cette danse-de-la-passion.
La Vie jaillit en elle et le Mental est né ; son visage
se tourne vers Lui qui est Elle-même,
et l'Esprit s'élance dans les bras de l'Esprit.

La parole du silence

Mon mental n'est plus qu'un calme vide, impersonnel,
un monde de vision, claire, inimitable,
un livre de silence signé par une Divinité,
une grandeur vierge, pure de toute pensée, de toute volonté.

Autrefois sur ses pages l'Ignorance pouvait écrire
dans un gribouillis de l'intellect l'hypothèse aveugle du Temps
et lancer des messages-éclairs de lumière éphémère
en pâture aux âmes qui errent aux confins de la Nature.

Mais aujourd'hui j'écoute une Parole plus haute
née du Rayon omniscient invisible et muet ;
la Voix que seul le Silence a perçue
jaillit, émissaire de la gloire éternelle du Jour.

Tout change. L'immensité et la paix inviolée
sont un tumulte de joie dans une mer de vaste délivrance.

L'infinité du moi

Je suis devenu ce que j'étais avant le Temps.

Une secrète caresse a calmé mes sens et ma pensée :
toutes les choses créées par le Mental passent
dans une vide et muette splendeur.

Ma vie est un silence étreint par des mains hors-du-temps ;
le monde se noie dans un regard immortel.
Dépouillé de ses voiles, mon esprit se dresse ;
je suis seul avec mon propre moi pour espace.

Mon cœur est un centre de l'infinité,
mon corps un point dans la vaste étendue de l'âme.
Sous moi s'éveille l'abîme énorme de tout l'être,
jadis masqué par une gigantesque Ignorance.

Immensité pure et nue délivrée de l'instant,
je m'étends dans une omniprésence éternelle.

L'être dual

Il y a deux êtres dans mon unique moi.

Derrière le voile, un Dieu observe la Nature,
au-devant, Il joue avec un brillant elfe de surface,
créature née-du-temps, dotée d'un mental humain.

Tranquille, illimité comme la mer ou le ciel,
le Dieu se connaît fils de l'Éternité.

Rayonnant et vaste est son mental, aussi libre est son cœur ;
sa volonté est le sceptre du souverain.

Emporté par les passions de la Nature, le petit moi
pense, et se trompe, apprend sa tâche humaine ;
nous devons tout connaître, tout offrir à cette Grandeur,
le mental et la vie, le miroir et le masque.

Comme sous la forme d'une danse symbolique
l'Omniscient voilé joue à l'Ignorance.

Lîlà

En nous demeure l'Esprit unique et multiforme,
éternel penseur, calme et grand et sage,
voyant dont l'œil est un soleil qui voit tout,
poète des mystères cosmiques.

Témoin critique rassemblant toutes choses,
Il lie les fragments dans sa gerbe éclatante ;
aventurier du Monde porté sur les ailes de la Destinée
Il joue avec la mort et le triomphe, la joie et la peine.

Roi tout-puissant et esclave de l'amour,
hôte des étoiles et convive à l'auberge de la Nature,
esprit-spectateur qui trône sur les hauteurs,
pion de la passion dans le jeu divin,

Lui qui par jeu a créé les soleils et les mers
reflète en notre être son immense caprice.

Soumission

Ô Toi de qui je suis l'instrument,
ô secret Esprit-et-Nature qui habite en moi,
que se fonde aujourd'hui tout mon être mortel
dans la gloire immuable de Ta divinité.

Je T'ai donné mon mental pour qu'il soit pénétré par Ton mental,
je T'ai offert ma volonté pour qu'elle devienne Ta volonté :
que rien de moi ne soit abandonné
dans notre union mystique ineffable.

Les pulsations cosmiques de Ton amour feront battre mon cœur,
mon corps deviendra Ton outil à l'usage de la terre,
en mes nerfs et mes veines couleront les flots de Ton extase ;
mes pensées seront lévriers de Lumière libérés par Ton pouvoir.

Permits seulement que mon âme T'adore éternellement
et Te voie en chaque forme et chaque âme de Toi.

L'Artisan divin

J'affronte d'une âme égale les événements de la terre ;
en tous j'entends Tes pas : Tes pieds invisibles
foulent devant moi les chemins de la Destinée.
Le prodigieux théorème de la vie est Toi, intégralement.

Mon esprit est en paix, rien ne peut la troubler :
tous mes actes sont Tiens ; je fais Ton œuvre et passe ;
l'échec est bercé dans Tes bras immortels,
la victoire est Ton passage reflété dans le miroir de la Fortune.

Dans ce dur combat contre la fatalité humaine
ton sourire en mon cœur fait toute ma force ;
ta Force en moi travaille à son plan grandiose,
indifférente à la longue reptation serpentine du Temps.

Nul pouvoir ne peut abattre mon âme ; elle vit en Toi.
Ta présence est mon immortalité.

L'Hôte

J'ai découvert mon être profond, sans-mort ;
 masqué par la façade mentale, immense, serein
il affronte le monde avec le regard des Immortels,
 dieu-spectateur de la scène humaine.

Ni douleur ni tourment du cœur et de la chair
 ne peut violer ce sanctuaire silencieux et pur.
Le danger et la peur, lévriers du Destin, rompant leur laisse
 déchirent le corps et les nerfs — l'Esprit intemporel est libre.

Éveille-toi, rayon de Dieu et son témoin en ma poitrine,
 dans la substance impérissable de mon âme
Hôte tout-puissant, de flamme, impénétrable.
 La Mort approche et la Destinée prend son dû ;

Il entend les coups qui fracassent la maison de la Nature :
calme Il se tient, puissant et lumineux.

Le souverain intérieur

En moi l'Épiphanie affirme toujours plus
Ses droits souverains sur le sol de la Nature.
Mon mental a quitté la prison du cerveau ;
des hauteurs de l'esprit il se répand, mer lumineuse.

Splendeur tranquille, ma Force de Vie attend,
lovée en mon cœur, de faire ce qu'Il ordonnera,
planant, ailes déployées, tel un grand hippogriffe
chevauché par les dieux de l'Empyrée.

Mes sens se muent en portails d'or de la félicité ;
une vibrante extase, dans le toucher, l'ouïe, la vue,
inonde le morne bien-être de cette enveloppe matérielle aveugle :
mon obscurité répond à Son appel de lumière.

Un jour la Nature en moi comme Lui se tiendra
victorieuse, calme, immortelle, infinie.

Création

Parce que Tu avais toute l'éternité pour Te distraire,
Ô sculpteur des figures vivantes de la terre,
Ô dramaturge de la mort, de la vie, de la naissance,
artiste du monde jouant avec formes et couleurs,

as-Tu modelé la merveille des sphères tourbillonnantes,
tel un savant qui par ses éprouvettes fait passer la Nature,
jouant avec les nombres, les mesures, les théorèmes, les cubes,
ô Mental mathématicien qui jamais ne te trompes,

et par Tes théories a construit un univers?
Protéen est Ton Esprit de délice,
artisan minutieux et puissant architecte,
adepte cosmique de mystères sans nombre.

Ou quelque profonde Nécessité, et non Ton caprice, a-t-elle forgé
le Destin, l'Inconscience et le filet du Temps ?

Un rêve de science surréelle

Quelqu'un vit en rêve une glande écrire Hamlet,
boire à « La Sirène » et ravir l'immortalité ;
sur les bords de l'Égée un comité d'hormones
composait l'Iliade et l'Odyssée.

Une thyroïde, méditant quasi nue
sous l'Arbre Bô, vit la Lumière éternelle
et, se levant de sa solitude grandiose,
se mit à discourir fort bien de la Roue et l'octuple Sentier.

Un cerveau mû par un estomac détraqué
traversa l'Europe comme la foudre, conquit, régna et tomba,
de Sainte-Hélène peut-être au ciel s'en est allé.
Ainsi se démenait le monde surréel, quand soudain

un savant jouant avec les atomes fit sauter l'univers,
avant que Dieu ait le temps de pousser un cri.

Dans la bataille

Souvent, durant la vaste retraite des âges qui lentement s'écoulent,
sur l'arête de la Vie jetée sur la mer immense du Temps,
j'ai accepté la mort et subi la défaite
pour arracher par ma chute quelque victoire pour Toi.

Au Pouvoir inconscient de ce monde Tu as donné le droit
de s'opposer au lumineux passage de mon âme :
il lève à chaque pas la taxe de la Nuit.
la Fatalité, son injuste comptable, tient le registre.

Tout autour de moi, sur mon chemin, pressent les forces des Titans ;
cette terre leur appartient, les jours doivent payer le prix ;
je suis couvert de blessures et le combat est sans merci.
L'heure de Ta victoire n'est-elle point encore venue ?

Comme Tu voudras ! Ce qu'au Destin Tu dois encore,
Tu le sais, ô Ancien des mondes, Tu le sais.

Le petit ego

Cet ego-marionnette que fit la Mère du Monde,
ce petit profiteur des œuvres de la Nature,
qui, de son bail à vie, a trahi la confiance,
lui réclame toujours plus et ne paie pas ses dettes.

Notre ego envahit chaque mouvement de notre vie ;
tissé avec chaque fil de la trame de l'être,
plus nous vantons notre absence d'égoïsme,
plus il dérobe une part sordide ; il occupe chaque recoin.

Il n'est qu'une seule issue : Te donner cœur et âme,
ce corps et ce mental et chaque cellule
et vivre plongés dans Ton infinité cosmique.
Alors perdu dans la lumière s'évanouira l'ignoble sortilège.

Quitte de sa rébellion, la Nature deviendra
un souffle de la vaste sérénité de l'esprit.

Le miracle de la naissance

J'ai vu mon âme, voyageuse dans le Temps,
de vie en vie elle suivait les voies cosmiques,
obscur dans les fonds et sur les hauts sublime,
évoluant du ver jusques au dieu.

Étincelle du Feu éternel elle vint
bâtir dans la Matière une demeure pour le Non-né.
Inconsciente, la Nuit sans-soleil reçut la flamme ;
dans le germe brut des choses muettes et délaissées

la Vie remua, la Pensée esquissa une forme brillante
jusqu'à ce que sur la terre inanimée se meuve,
née de la Nature somnambule dans son sommeil,
une créature pensante douée d'espoir et d'amour.

Et toujours à pas lents le miracle perdure :
peu à peu, dans la vase et la pierre, la naissance de l'Immortel.

Moments

Si l'espace d'un instant, à la cime des choses, nous touchons la perfection,
ces pics de connaissance, de grandeur, d'extase,
sont éphémères ; et pourtant, cela suffirait peut-être.

J'ai porté les ailes vives et flamboyantes
des âmes que l'Ignorance, Nature drapée de noir, apporte,
et que la fragile petitesse de la mortalité
ne peuvent toujours enchaîner. Une haute royauté
en fait pour un temps les radieuses souveraines de la création.

Ces exaltations d'un moment de l'âme
préparent de l'esprit la glorieuse permanence.
La paix de Dieu, puissante mais éphémère,
est maintenant l'atmosphère illimitée de mon esprit.
Toutes les parties sont réunies en un tout hors du temps ;
tous les moments resplendissent dans une éternelle année.

La Béatitude du Brahman

Je suis englouti dans l'océan blanc d'écume de la béatitude,
je suis une vague ondoyante du délice de Dieu,
un flux sans forme de lumière heureuse et passionnée,
un tourbillon des flots du Paradis.

Je suis une coupe de Ses félicités,
la foudre de Sa puissante extase d'or,
un feu de joie sur les cimes de la création ;
je suis l'abîme merveilleux de Sa jubilation.

Je suis ivre de la gloire du Seigneur,
je suis vaincu par la beauté du Non-né ;
J'ai regardé, vivant, la face de l'Éternel.
Mon mental est pourfendu par Son épée de flamme,

mon cœur est déchiré par Son toucher béatifique,
ma vie est une poussière de météore de Sa Grâce radieuse.

L'énigme humaine

L'âme de l'homme est une profonde énigme,
Sa vie consciente obéit à la loi de l'Inconscient,
son besoin de joie grandit à l'école de la souffrance,
son cœur est un chaos et un empyrée.

Son ignorance subtile emprunte le plan de la Sagesse ;
son mental est l'outil étroit et tranchant de l'Infini.
Il patauge dans la fange pour atteindre le Merveilleux
et fait ce que la Matière doit ou ce que peut l'Esprit.

Dans le sol de sa vie tous les pouvoirs s'enracinent
et revendiquent leur place et leur droit de lutter :
Son mental, créature ignorante rampant vers la lumière,
est le bouffon de la Nature et l'aspirant à la Divinité,

ce demi-dieu, ce démon, cette brute,
est l'esclave et le créateur de son destin.

Le corps

Ce corps qui fut mon univers
est maintenant une misère charriée par l'âme —
qui dans sa marche de Titan porte cette maigre bourse,
parcourant de vastes espaces vers un plus vaste but.

Trop chétif pour répondre au besoin géant
que seule l'infinitude peut satisfaire :
il n'y renonce pas, pourtant, car dans ses plis se cache
son passeport secret pour l'éternité.

Devant lui, un Temps et un Espace sans fin déploient
le paysage de leur histoire merveilleuse ;
son cœur est empli d'une joie douce et violente,
son mental se tourne vers les cimes lointaines.

Comme a grandi, fondu au monde entier,
le petit Habitant de cette étroite demeure !

Libération

Mon mental, mon âme deviennent plus vastes que tout l'Espace ;
le Temps sombre dans cette heureuse et pure immensité :
le corps s'estompe, silhouette, trace floue,
un souvenir dans la solitude de l'esprit.

Cet univers est une circonstance évanescence
dans la splendeur d'une blanche infinité,
pur espace de beauté pour la danse de l'Immortel,
demeure de mon immense félicité.

Dans le vide intérieur gigantesque de cette extase,
la pensée fondue dans la lumière, la passion noyée dans la béatitude,
se muent en une immobilité hyaline
obéissant à l'édit de paix de l'Éternel.

La vie est désormais l'empire de l'Ineffable ;
la Nature n'existe plus, l'esprit seul demeure.

Lumière

Lumière, Lumière sans fin ! L'obscurité n'a plus de place,
les gouffres ignorants de la vie livrent leur secret :
les abysses inconscients encore insondés
s'étalent miroitants dans une vaste expectative.

Lumière, Lumière hors du temps, immuable et solitaire !
S'ouvrent les portes saintes, scellées, mystérieuses.
Lumière, Lumière qui brûle du cœur de diamant de l'Infini
et vibre en mon cœur où fleurit la rose immortelle.

Lumière ivre bondissant le long des nerfs !
Lumière, embrassement de Lumière ! Chaque cellule,
passionnée, frappée par ce muet flamboiement d'extase
conserve un sens vivant de l'Impérissable.

J'avance dans un océan de prodigieuse Lumière
joignant mes profondeurs à Ses hauteurs éternelles.

L'île de Soleil

J'ai navigué sur l'océan d'or
et franchi la barre d'argent,
j'ai atteint le Soleil de la connaissance,
l'astre de minuit de l'âme de la terre.

Ses champs de vision flamboyante,
ses montagnes de pur pouvoir,
ses cimes de brûlantes extases,
son air de lumière absolue,

ses mers d'oubli de soi,
ses vals de repos titanesque
furent l'empire de mon âme,
son Île des Bienheureux.

Seule avec Dieu et le silence,
hors du temps, elle vécut dans le Temps ;
la vie était Sa fugue musicale,
la pensée la rime ardente de la Vérité.

La Lumière m'enveloppait encore
quand je revins vers la terre
apportant la connaissance de l'Immortel
dans la caverne de la naissance de l'homme.

Le moi

Il dit : « Je suis sans ego, spirituel, libre, »
puis jura parce que son dîner n'était pas prêt.
Je lui demandai pourquoi. « Ce n'est pas moi, dit-il,
mais le dieu du ventre affamé qui s'impatiente. »

Je lui demandai pourquoi. « C'est son jeu.
Au-dedans je suis impassible, sans désir, pur.
Je n'ai cure de ce qui peut arriver jour après jour. »
Je l'interrogeai : « En êtes-vous si sûr ? »

Il répondit, « Vous en doutez, je le comprends,
Mais être libre est tout. Peu importe
qu'on se révolte, hurle, tempête et crie
et fasse tout un drame pour sa pitance quotidienne.

Être conscient du moi, telle est la liberté ;
Je le suis, par conséquent je suis libre. »

« Je »

Ce « je » arrogant du moi et de l'orgueil humains
est un pantin forgé par la Nature pour son usage
qui danse au gré de ses caprices, obéit à ses ordres,
puissamment faible, brillamment obtus.

Nos pensées sont les bonds de son esprit papillonnant,
notre ouïe, notre vue dépendent des sens qu'elle a construits :
notre force est sienne ; ensemble ses couleurs ont composé
cette magnifique mouche du coche que nous sommes.

En nous, assis sur la machine de la Nature, c'est lui
qui fait tourner tous ces êtres, parcelles de son mystère,
multiples rayons nains de Son grand soleil tranquille,
reflet de sa seule infinité.

Un Moi puissant aux actes et aux pensées cosmiques
emploie ce chiffre un qui est nul.

L'Esprit cosmique

Je suis un Moi unique que remplit toute la Nature.

Immensurable, imperturbable se tient le Témoin :

Il est le silence planant sur ses monts,

le tournoiement de ses puissances cosmiques.

J'ai brisé les limites du mental incarné

et ne suis plus la figure d'une âme.

Les galaxies en feu sont en moi dessinées ;

l'univers est mon tout prodigieux.

Ma vie est la vie du village et du continent,

je suis l'angoisse de la terre et ses frissons de délice :

Je partage la peine et le plaisir de toutes les créatures,

chaque coup de poignard me traverse, et chaque baiser.

Impassible je porte en moi tout acte, toute pensée, toute humeur :

le Temps traverse ma muette infinitude.

Le Napoléon-nain (Hitler, Octobre 1939)

Voyez, voulu par la fantaisie de Mâyà
un miracle de violence a surgi,
le réel et l'in vraisemblable ne font plus qu'un.
Aux ordres de sa baguette magique
le petit fait de grandes choses, le vil en fait de nobles.
Cette créature chétive voudrait enjamber la terre
comme le colosse du passé.
L'esprit de Napoléon était vif, audacieux et vaste,
son cœur calme et tumultueux comme la mer,
sa volonté puissante dans l'emprise et l'étreinte.
Son regard pouvait embrasser tout un monde
et voir avec noblesse toutes choses, petites ou grandes.
Il percevait la profondeur et la portée gigantesques du mouvement du monde,
et par ses actes justifiait son espoir.
Mais toute autre est cette créature d'un limon inférieur,
dénuée de toute grandeur, comme un gnome sur la scène,
l'étoffe de sa nature : un mélange de fer et de boue,
un petit cerveau, un visionnaire borné,
fourbe, habile et veule,
un égoïste sentimental médiocre et grossier,

dont le cœur jamais ne fut aimable, candide et jeune,
un esprit impulsif mû par l'ambition et la peur,
névrosé enragé qui hurle et fond en larmes,
violent et cruel, diable, enfant et brute —
cet orateur braillard à la langue stridente,
ce prophète d'une idée fixe et famélique,
joue maintenant au chef de notre marche humaine ;
sa force bâtira l'arc-de-triomphe de l'avenir.
Pour lui le monde est désormais un fruit mûr à croquer.
Son ombre s'étend de Londres à la Corée.
Villes et nations s'écroulent dans sa course.
Terrorisés, les peuples se laissent empoigner :
la destinée du monde est pendue à cette lèvres écumante.
Un Pouvoir de Titan soutient ce pygmée,
instrument nain et grossier d'une Force immense.
Haïssant la joie et la lumière de l'esprit libre,
faite uniquement de force et de ruse et puissance colossale,
une Volonté de piétiner l'humanité comme de la glaise
et d'unifier la terre sous un seul sceptre d'airain
s'acharne sur son plan féroce et démesurée.
Écrasant le mental et la volonté de l'homme dans un seul moule
docile et soumis sous une poigne redoutable,
il hurle à la foule ses slogans diaboliques.
Mais si l'on acceptait son ténébreux empire,

ce souverain préparerait l'heure lugubre
où l'inconscient reprendrait ses droits
et l'homme, qui émergea comme un pouvoir conscient de la Nature,
sombrait dans la profonde nuit originelle,
partageant, comme toutes ses formes précédentes,
le sort du mammouth et du dinosaure.
C'est l'ombre de la robe du Titan
qui tombe et menace le globe épouvanté.

Dans sa villa perchée sur le mont fatidique,
seul il écoute cette Voix souveraine,
qui lui dicte les brusques choix de son action,
tels les bonds de tigre d'une adresse démoniaque.
Une énergie que son corps ne peut pas contenir —
trop petit et humain pour cet hôte terrible,
canal torturé, malheureux réceptacle —
le pousse à penser et agir, à crier et lutter.
Ainsi mené il doit avancer et tout conquérir à grands pas,
fulminant et vociférant, brutal et invincible,
jusqu'à ce qu'il rencontre sur sa route balayée par la tourmente
un plus grand diable — ou la foudre de Dieu.

Omniprésence

Il est en moi, autour de moi, faisant face de tous côtés.
Emmuré dans l'ego pour exclure Son droit
je me tiens sur ses bornes et plonge mon regard
jusqu'aux frontières de l'Infini.

Chaque chose finie que je vois est une façade ;
de ses fenêtres m'observe l'Illimitable.
En vain d'un corps séparé fut faite ma prison ;
Sa présence occulte brûle en chaque cellule.

Il est devenu ma substance et mon souffle,
Il est mon angoisse et mon extase,
ma naissance est le signe de Son éternité,
ma mort un passage vers Son immortalité.

Mes abîmes muets sont Sa secrète demeure ;
dans la chambre de mon cœur vit le Dieu inadoré.

Les fondations de l'inconscient

Mon âme contemple sa base subconsciente et voilée ;
tous les symboles défunts, obstinés, du passé,
les moules héréditaires, les marques de la race
sont visibles au grand jour, les vieilles empreintes effacées.

Dans un déluge de très haute lumière elle lit
du noir Inconscient le manuscrit énigmatique —
recueilli en une centaine de fragments mystérieux,
énorme et obscur amoncellement d'un monde inerte ;

tout flambe, est arraché, brûlé, rejeté.
Ici dormaient les tables de l'Ignorance,
là, du dragon muet les lois de son empire,
les Écritures du Hasard et de la Nécessité.

Seules demeurent les fondations colossales, pures et nues,
miroir sans limites de l'infinitude de Dieu.

Immortalité

Je me suis abreuvé de Divine liberté,
source d'une secrète royauté :
cachée sous une vêtue terrestre qui subsiste encore,
je suis l'être sans-monde, vaste et libre.
Un instant marqué de cette suprématie
m'a sauvé des pièges et des chaînes cosmiques ;
abolissant la mort et le temps, ma nature
vit au cœur même de l'immortalité.

Déchiré le contrat de Dieu signé avec l'Ignorance ;
le Temps est devenu l'année sans fin de l'Éternel,
mon âme, être immense d'Espace infini et vivant
dessine les contours de son corps lumineux et non-né
derrière la robe terrestre, et sous le masque de la terre
s'éclaire la forme d'un visage impérissable.

Advaita

J'allais par le haut sentier du « Siègne-de-Salomon »
où de Shankarâchârya se dresse le petit temple,
du bord du Temps faisant face à l'Infini, seul
sur l'arête nue où s'achève la vaine romance de la terre.

Autour de moi, la solitude sans forme :
un étrange Ineffable devenu toute chose,
unique Réalité non-née et dépouillée du monde,
sans faite et sans fond, à jamais immobile.

Un Silence régnait, seul parole de l'Être,
origine inconnue, fin sans voix,
annihilant toute chose entrevue, entendue,
sur les hauteurs indicibles.

Calme solitaire et Paix vide immuable
sur la cime muette des mystères de la Nature.

Le temple au sommet de la montagne

Ayant gravi les marches innombrables d'un escalier de montagne,
je vis sur le front ensoleillé de la terre
la Déesse immobile en sa maison de pierre,
seule dans l'espace de sa méditation.
Sages les mains humaines qui la mirent là
au-dessus du monde et de l'empire du Temps ;
l'Âme de tout ce qui vit, calme, pure, seule,
révélaient son être sans limites, mystique et nu.

Notre corps est l'épitomé de quelque Immensité
qui masque sa présence par notre humanité.
L'Esprit secret peut graver en nous
une page et un sommaire de l'Infini,
un noyau d'Éternité exprimée
vivre dans une image et un visage sculpté.

Parce que Tu es

Parce que Tu es Toute-beauté et Toute-félicité,
mon âme éblouie T'adore et ne veut plus que Toi ;
elle touche Ta présence mystique en tout ce qui est
et frémit sous les flots de cette extase.

Dans tous les yeux je découvre Ton regard,
et dans chaque voix j'entends la magie de Ton chant ;
Ta douceur poursuit mon cœur sur les voies de la Nature ;
partout, à chaque instant, Tu le tiens captif.

C'est Ton corps qu'il aime en toute créature ;
c'est Ta joie qu'il sent vivre en chaque feuille, en chaque pierre :
Chaque moment Te porte vers moi sur ses ailes de feu ;
Chaque vision est l'art infini d'être Toi.

Le Temps navigue avec Toi à sa proue —
et tout l'espoir passionné de l'avenir, c'est Toi.

Vision divine

Chaque vision est rendue immortelle par Ta béatitude :
mon âme voit tout par mes yeux enchantés ;
un voile est arraché et plus rien ne peut leur cacher
de Ton monde la miraculeuse épiphanie.

Saisi dans une vision béatifique
chaque objet est un fragment de Toi,
un symbole et une extase faite de Ta substance,
un poème né du cœur ardent de la Beauté,

perfection de couleur et de dessin,
douceur puissante sur les ailes de la grandeur ;
une riche merveille de ligne révélatrice
se découvre dans la moindre des choses.

Chaque forme raconte Ton rêve de délice,
ô Absolu, ô vivant Infini !

L'infini invisible

Arrivé tout en haut des pics inaccessibles, dans ce silence
je ne découvre aucune fin, car tout est Lui illimité,
une Joie absolue que recherche l'esprit aux ailes d'immensité
une Puissance, une Présence, une Éternité.

Dans l'Abîme inconscient, terrifiant et muet
j'entends battre le cœur de l'Infini.
L'insensible minuit voile Sa transe de béatitude,
émerveillement de Lumière insondable et scellé.

Dans Son rayon qui partout nous éblouit
nos yeux entrouverts quêtent des fragments de l'Un ;
seuls les yeux de l'Immortalité osent
fixer ce vivant Soleil sans en être aveuglés.

Nos âmes sont pourtant les êtres de l'Immortel en nous,
camarades, pouvoirs, enfants de l'Invisible.

Désespoir sur l'escalier

Elle se tient, silencieuse et solitaire, sur la dernière marche,
image d'un superbe désespoir ;
la gravité de son dilemme douloureux
se lit dans ses yeux immenses et magnifiques.
Dans la beauté muette de cette pose solennelle
je découvre la tragédie de son esprit mystérieux.
Et pourtant, elle reste aussi majestueuse, grandiose, pleine de grâce.
Tel un masque pensif est sa face immobile.
Sa queue est dressée comme un drapeau invaincu,
que sa dignité ne souffre pas de remuer.
Créature animale merveilleusement humaine,
charme et miracle du Brahman à pattes de fourrure,
est-elle esprit, femme ou chatte,
tel est le problème qui me laisse songeur.

Les sens divins

Je ne goûte plus aux nourritures terrestres
 mais me nourris des fruits et plantes du Paradis !
Car de mes sens Tu as changé l'habitude
 de jouissance mortelle en divine surprise.

L'ouïe et la vue sont maintenant une extase,
 et tous les arômes de la terre dévoilent
une suavité aussi intense que le parfum
 de cette merveille pourpre qu'est la rose.

Toute chose éveille, au plus profond de mon être,
 une joie vibrante, comme si la source en était infinie,
et c'est Toi que je sens ; Ton impérissable félicité
 est concentrée en cet instant de délice.

Le corps brûle de la flamme sacrée de Ton ivresse,
pur, passionné, saint, vierge de désir.

La Danse cosmique

(Danse de Krishna, danse de Kâlî)

Il y a deux temps de la danse cosmique.

Toujours nous entendons les pieds de Kâlî
mesurer en rythmes de douleur, de chagrin, de hasard,
les risques du jeu terrible et doux de la vie.

L'ordalie de l'Initié voilé,

l'âme héroïque jouant avec l'étreinte de la Mort,
lutteur dans le gymnase terrifiant du Destin,
et le sacrifice, route solitaire vers la Grâce,

les peines de l'homme devenues une clef des Mystères,
la voie étroite de la Vérité hors des déserts de rêve du Temps,
les sept portes de l'âme pour sortir de la tombe de la Matière
sont les motifs habituels de son thème tragique.

Mais quand verrons-nous la danse de Krishna dans la Nature,
Son masque de douceur, de rire, d'ivresse, d'amour ?

Le moi un

Chacun croit que sa volonté fait mouvoir sa nature,
quand tous ne font qu'obéir à l'unique Pouvoir ;
celui qui hait ignore qu'il se hait lui-même,
et l'amant ignore que c'est lui-même qu'il aime.

En tous est un seul être par tous ces corps porté ;
ici, Krishna joue de la flûte sur la route sylvestre,
là, Shiva est assis couvert de cendres et les cheveux nattés.
Mais Shiva et Krishna sont le Dieu unique.

En nous aussi Krishna cherche l'amour et la joie,
en nous aussi Shiva lutte avec la peine du monde.
Un seul Moi en tous endure le tourment,
crie dans sa douleur, implore l'allègement de son sort.

La chute de mon rival est ma propre disgrâce,
je regarde mon ennemi et vois le visage de Krishna.

Un jour

Le petit-peu plus

Un jour, et c'en est fait de tout l'à-demi-mort,
un petit chemin et le vaste but,
un rien qui amène le divin tout.

Cime après cime a été gravie et maintenant,
vois, la dernière formidable crête
et le grand rocher que nul n'a foulé :
un pas, et tout est ciel et Dieu.

IV

Poèmes 1940-1950

Les enfants de Wotan

1940

« Où prendra fin la marche de vos armées, ô enfants de Wotan ?

La terre tremble de peur sous vos pas et la flamme de mort rit dans vos yeux. »

« Nous avons vu le signe de Thor et le marteau de la nouvelle création,
un germe de sang sur le sol, une fleur de sang dans les cieux.

Nous sommes en marche pour faire de la terre un enfer et l'appeler le ciel.

Nous avons frappé le cœur de l'humanité avec le fouet des sept douleurs ;
la Mère de Dieu gît dans son sang sous notre soleil levant noir et or. »

« J'entends les cris d'un monde broyé, ô enfants de Wotan. »

« Interroge le volcan quand il flambe, tance le feu et le bitume !

La souffrance est l'aliment de notre force et la torture le délice de nos entrailles.

Nous sommes sans pitié, puissants et joyeux, les dieux craignent notre rire inhumain.

Nos cœurs sont héroïques et durs ; nous avons ceint le baudrier d'Orion :
notre volonté a le tranchant de la foudre, nos actes les griffes du lion.

Nous jouissons du mal que nous infligeons comme l'homme du baiser d'une femme. »

« Avez-vous vu votre destin dans la balance de Dieu, ô enfants de Wotan,
et la queue du Dragon cinglant l'écume sur les mers lointaines ? »

« Nous nous moquons de Dieu, nous avons étouffé le marmonnement des prêtres à son autel.
Notre Führer est maître du Destin, l'instrument de ses mystères.

Nous avons anéanti le mental, nous avons jugulé la Pensée ;
honneur et pitié sont morts désormais, la force seule gouverne la Nature.
Nous bâtissons un ordre nouveau du monde ; nos bombes clament la paix de Wotan.

Nous sommes les javelots de la Destinée, nous sommes les enfants de Wotan,
nous sommes les Titans humains, les surhommes rêvés par le sage.
Croisement de la bête et du démon avec le dieu du pouvoir et de la volonté,
nous naquîmes au soleil couchant de l'humanité, à la Nuit va notre pèlerinage.
Sur les corps des nations périssantes, parmi les hurlements du cataclysme qui approche,
au presto des obus et des bombes et au vrombissement fatal des avions,
nous marchons, à la lueur du bûcher funèbre de la Vérité, vers l'âge satanique du monde.

Notre Mère l'Inde

Inde, mon Inde, où à l'origine les yeux humains s'éveillèrent à la lumière céleste,
lieu saint de pèlerinage de l'Asie tout entière, Mère patrie de puissance !
Mère du monde, toi qui la première fis don à l'humanité de la philosophie et du savoir sacré ;
de toi l'homme reçut la connaissance, l'amour de Dieu, le travail, l'art, et tu lui ouvris la porte des religions.

Inde, mon Inde, qui ose aujourd'hui te considérer comme un objet de pitié ?
Mère de sagesse, de dévotion, Mère des œuvres, gardienne de la lumière intérieure de l'esprit !

À ton peuple, ô Inde, Dieu lui-même chanta jadis le Chant des chants divins,
Gauranga sur ton sol dansa et but le vin mystérieux de l'amour divin,
c'est ici que le Sannyâsin, fils de rois, alluma le soleil immortel de la compassion,
que Shankara, jeune yogi, prêcha ton évangile, « Lui et moi sommes un ».

Inde, mon Inde, qui ose aujourd'hui te considérer comme un objet de pitié ?
Mère de sagesse, de dévotion, Mère des œuvres, gardienne de la lumière intérieure de l'esprit !

N'est-ce pas toi, cette Inde où les Rishis âryens ont élevé le chant
des hymnes du Véda, profonds et éternels, et ne sommes-nous pas leurs descendants ?
Armés de cette grande tradition nous parcourrons la terre le front haut :
ô Mère, comment ne seraient-ils braves et fiers ceux qui portent ce glorieux passé ?

Inde, mon Inde, qui ose aujourd'hui te considérer comme un objet de pitié ?
Mère de sagesse, de dévotion, Mère des œuvres, gardienne de la lumière intérieure de l'esprit !

Oh ! même quand cette grandeur est amoindrie, déchue, mutilée,
comment nous lamenter, nous qui sommes tes enfants et pouvons être fiers de ton nom glorieux ?
Devant nous flotte toujours l'idéal de ces splendides âges d'or ;
un monde nouveau à notre vue s'éveille, l'Inde de l'Amour, que pour forger nous nous soulèverons.

Inde, mon Inde, qui ose aujourd'hui t'appeler un objet de pitié ?
Mère de sagesse, de dévotion, des œuvres, gardienne de la lumière intérieure de l'esprit !

(traduit du chant bengali de Dwijendralal Roy)

Unité-d'océan

Le silence m'entoure, ineffable étendue ;
des oiseaux blancs plongent et errent sur l'océan ;
une mer sans bruit sur un ciel sans voix,
azur sur azur, en muette contemplation.

Identifié au silence et à l'infinité
mon esprit s'élargit embrassant l'univers
jusqu'à ce que tout l'apparent devienne le Réel,
un dans une puissante, unique immensité.

Transe de l'attente

Méditant solitaire sur mes sommets de calme, des voix autour de moi
murmuraient le silence où le mental plonge dans un sommeil lumineux,
chuchotements de ce qui vit par-delà la pensée dans le Secret d'une flamme blanche qui brûle à jamais,

hauteurs inexplorées qui attendent qu'une réponse jaillisse du fond de l'inconscient.
Loin au-dessous de moi l'océan de la vie et sa houle tumultueuse
s'apaise, tel un étang qui se ride sous l'aile d'un oiseau-fantôme.

La pensée est revenue de ses tournolements, de ses plongées ; l'influx nerveux de la vie
se calme ; mon esprit baigne dans la paix d'une immense délivrance.
Je sens sur moi le regard d'une haute Sagesse, d'une Connaissance immesurable pour la pensée ;
la Lumière que nul regard ne peut refléter revêt le silence de splendeur.
Emplis, comblés d'une Présence extatique, les espaces de l'être
frémissent comme des vagues du Feu de connaissance, vibrent de la puissance du repos.

La Terre est maintenant ceinte de transe et revêtue de Ciel.
Des ailes brillant de la lumière du destin sommeillent au portail de l'Éternité.
Le Temps, vacant, attend l'Éclair qui embrase, le Mot qui transfigure :
l'Espace est une immobilité de Dieu bâtissant sa demeure terrestre.
Tout s'est tu en attente du fiat à venir et du pas de l'Éternel ;
la passion d'une félicité à naître souffle de la mer de l'Infinité.

Vent-de-flamme

De l'or de l'orient un vent de flamme
s'élança sur mon âme, souffle d'un septuple midi.
Ailes de l'ange, galop de la bête !
Mental et corps en feu, mais le cœur se pâme.

Ô flamme, du midi tu nous apportes la force,
mais où sont les voix du matin et le calme du soir ?
Où le vin bleu pâle de la lune ?
Mental et vie sont en fleur, mais le cœur doit être en peine.

L'or dans le mental et le rouge de la flamme de vie
font du ciel une splendeur, de la terre un incendie,
mais le blanc et le rose du cœur se sont éteints.
Vent-de-flamme, passe ! J'attendrai l'Amour sur les voies du silence.

Le fleuve

Fleuve sauvage, j'entends au loin le grondement de ta cataracte et tes rapides impétueux qui se ruent vers la mer !
Comme il est loin ce lieu de ta naissance parmi les montagnes abruptes et la lente rêverie des vallées solitaires,
où tu ne conversais avec bonheur qu'avec les ciels bleus ou les vergers verdoyants chargés de fruits
qui se reflétaient dans tes ondes et écoutaient, heureux, le long murmure de ta rhapsodie.

Immense, aujourd'hui, la puissante cohue, l'énorme mêlée de tes eaux serrées se précipite
avec un fracas de tonnerre, en un galop effréné, et ta puissance foudroyante est le message austère de ton esprit,
la violence altière, l'exigence implacable et le cri terrifiant du cœur affamé lancé sur les barrières de Dieu,
et une vaine soif de distance inconnue, d'allure téméraire, de grandeur libre.

Le calme pourtant te délivrera ; une immense paix et un vaste ruissellement de silence transparent,
de vastes plaines seront tiennes, la verdure t'entourera ; aux quais des cités, au labeur de la vie
longtemps tu viendras en aide, la fraîcheur de tes flots réjouira les hommes, et tu frémeras au sillage des navires ;
enfin, te perdant tu deviendras un ondoisement de la mer, une joie illimitée, un rire d'azur.

La fin du voyage

Le jour prend fin, perdu dans l'éploiement du soir,
un long chemin suivi — et l'un peu plus loin.
Maintenant le désert, maintenant le silence ;
un mur sombre et nu, et derrière — le ciel.

Âme dans l'Ignorance

Âme dans l'Ignorance, éveille-toi de sa stupeur.
Flammèche du feu-du-monde, étincelle de Divinité,
exalte ton mental et ton cœur dans la splendeur.
Soleil dans l'obscurité, recouvre ton éclat.
Une, universelle, embrassant la création,
cesse de tourner sur la roue avec l'inconsciente Nature,
sens-toi née de Dieu, connais-toi immortelle.
Hors du temps, recouvre ton existence éternelle.

La barque de rêve

Qui était-il, qui vint vers moi sur une barque d'un feu de rêve ?
Son front était de flamme et son corps fait de l'or du soleil.
Le silence s'était fondu en un secret et doux murmure,
« Viens-tu maintenant ? le feu du cœur est-il prêt ? »

Caché dans les replis du cœur quelque chose a frémi,
rappel de tout ce que chérissait la joie de la vie,
image de la félicité qu'il fallait quitter et perdre à jamais,
et la barque s'éloigna et le dieu d'or disparut.

Je suis habité par le vide, le vide au cœur du monde —
car l'amour est mort et la joie ancienne n'est plus —
le bonheur s'est enfui, il s'en est allé à jamais,
et le dieu d'or et la barque de rêve ne viennent pas.

Le Témoin et la Roue

Qui es-tu, siégeant dans le cœur, compagnon de l'homme,
majestueux, observant ses travaux et ses joies et ses peines,
impassible, indifférent à la douleur, à la mort et au destin ?
Témoin, qu'as-tu vu à force de contempler ce vaste monde aveugle
qui suit sa course impuissante dans le Temps et tournoie sur la Roue dans l'Espace,
pour que ta Volonté sans limite ordonne tant d'effort à nos cœurs,
ô Mystique — car sans toi rien ne peut perdurer dans le Temps ?
Nous aussi, quand de la poussée perpétuelle de la Nature se détournent
nos âmes, loin de nous
rejetant son outil, le désir,
devenons comme toi. La Nature vainement semble conduire encore
l'aveugle marche de nos actes et nos passions, de nos pensées et nos espoirs ;
calmes, imperturbables, nous regardons, insoucieux de la mort et du destin,
de la peine et de la joie — signes d'une écriture en surface,
sans valeur ni sens, les pas d'un monde sans but.
Derrière, quelque chose veille, Esprit, Moi ou Âme,
contemplant l'Espace et son labeur, attendant la fin du Temps.
Témoin, qui donc es-tu, un avec toi qui suis-je,
sans nom, observant la Roue qui tourne à travers le Temps et l'Espace ?

Descente

Toutes mes cellules frémissent, traversées par une houle de splendeur,
l'âme et le corps vibrent d'une puissante extase,
lumière, toujours plus de lumière tel un océan déferle
sur moi, autour de moi.

Rigide, de pierre, fixe comme une montagne ou une statue,
vaste, mon corps ressent et soutient le poids du monde ;
impérieuse, l'immense descente de la Divinité pénètre
dans des membres mortels.

Sans voix, compacte, afflue sur moi l'Infinité ;
pressante, se déverse une gloire de pouvoir éternel ;
le mental et le cœur se fondent dans l'étendue cosmique ;
les murmures de la terre se sont tus.

Rapide, franchissant les espaces d'or
la connaissance bondit, torrent d'éclairs ;
les pensées surgies des demeures flamboyantes de l'Ineffable
embrasent mon esprit.

Lent est le rythme des battements du cœur comme d'un marteau de géant ;
du pas de la porte de Dieu des voix émissaires m'apportent
des mots qui n'ont de vie qu'aux sommets de la Nature,
les chars de l'extase.

Tout l'univers est devenu une seule unité ;
les âmes impérissables, les forces infinies, se rejoignent
et s'unissent dans la danse de Dieu tissant une Nature sans coutures,
le rythme de l'Impérissable.

Mental, cœur et corps, harpe unique de l'être,
clament cet hymne, trouvant les notes éternelles —
lumière, puissance, félicité, sagesse immortelle
à jamais enlacées.

Le bateau perdu

A la fin du voyage, déjà la côte émergeait de la brume, et du port tremblaient au loin les lumières,
quand un nuage assombrit l'orée du ciel ; le vent se mit à hurler, rire strident d'un démon déchaîné
et la fureur énorme de la tempête bondit, avec ses éclairs fulgurants
et le fracas prolongé du tonnerre de la mort ;
comme hâlé par une main invisible le bateau s'enfuit, perdu sur le vaste océan désolé, sans refuge.

Est-ce le Hasard qui frappe ? l'ironie du Destin ? un processus inerte
ou le dessein aveugle de la Nature primitive ?
ou les actions mêmes de l'homme qui reviennent frapper sa tête damnée
avec une implacable justice, une vengeance immuable ?
ou, derrière la vie, une Volonté redoutable qui, riant sans pitié,
contemple la douleur et acclame la mort ?
Est-ce la puissance de Dieu ou une Force qui règne sur cette épaisse jungle de faits,
d'actes et d'efforts de notre pensée ?

Peut-être cependant n'ont-elles point péri, ces vies brillantes et leurs joyeuses
aventures déjouées, noyées dans le gris de l'océan.

Mais ont-elles atteint, après une longue errance, un rivage inconnu sous un soleil étrange et un nouvel azur,
dans la splendeur éclatante du monde animal, la musique des oiseaux et les profondes couleurs, une Nature plus riche
et une vie neuve qui a deviné le sens divin des choses et approché leur secret dessein.

Une Volonté cachée œuvre dans un coup du Hasard, dans les fantaisies du Destin, dans la marche
aveugle ou la poussée inerte d'une Nature primitive,
en son caprice redoutable et titanesque, force qui entraîne à la mort et à la ruine.
Ce n'est pas sur une fin abrupte, ni sur la lente chute d'un rideau de pénombre, que s'arrête la pièce :
Il reste le Temps à traverser, des vies à vivre, les actes non joués du drame de l'âme.

Renouveau

Quand las est le cœur, quand il se calme et se souvient
des choses qui furent jadis et ne reviendront plus,
quand tombe l'arc et se brise la corde tendue,
que les mains qui furent jointes sont à jamais séparées,

quand l'âme passe à de nouvelles naissances, en d'autres corps,
à des pays jamais vus et des rencontres de nouveaux visages,
l'arc est-il relevé et ajustée la flèche qui gisait sur le sol ?
les actes vains épousent-ils à nouveau la courbe du Destin ?

Ces vies brisées, le Temps peut-il les réunir,
l'amour détruit renaître avec le corps ?
effacé de la pensée, chassé des fibres du cœur,
perdu pour les sens — mais l'esprit se souvient !

Paysage d'âme

Les nuages nonchalants étendus sur les espaces déserts du ciel
observant les vagues grises d'une mer sauvage et perdue qui erre tristement,
l'angoisse des grèves désolées que le vent du Nord rend plus lugubres encore,
et des collines mélancoliques blotties dans le lointain.

L'heure blême où s'épanche une Âme solitaire dans la Nature
couvre la face de la terre d'un masque richement sculpté, grossièrement taillé,
et le cœur de l'homme et son mental apaisé répondent en silence par leur passion spirituelle
imitant les contours de son attente désolée.

Longtemps, impassible, la terre attend l'or du soleil et l'azur,
le chant de la mer, le joyeux clapotis de plaisir de son long refrain,
comme en ses profondeurs l'âme de l'homme attend que surgissent la lumière et la divinité
et la béatitude qu'éprouva Dieu lorsqu'il créa son image.

Ascension

1 — Le Silence

Dans le Silence, dans le Silence,
élève-toi, ô Esprit immortel,
loin de la Roue qui tourne, brisant le Cercle magique.
Monte, seul et impérissable ;
sans te soucier des rumeurs et des cris dans les ténèbres,
passe de la sphère de la grisaille et de la petitesse
loin des pleurs et des luttes,
dans le Silence pour toujours.

Vaste et immobile, sans forme et merveilleux,
plus haut que les Cieux, plus vaste que l'univers,
dans une pure gloire d'être,
dans une radieuse immobilité de vision intérieure,
communiant avec une immensité muette au-dedans de toi,
rends ta connaissance trop élevée pour la pensée, ta joie trop profonde pour l'émotion ;
reposant dans la Lumière immuable, muet devant l'indicible vision du moi,
Esprit, passe au-delà de toi-même ; Âme, échappe à l'emprise de la Nature.

Rejette de toi tout ce que tu as vu, ô Témoin,
tourne-toi vers l'Unique et Absolu, tourne-toi vers l'Éternel :
sois seulement éternité, paix et silence,
ô Unité sans-nom transcendant le monde,
Esprit immortel.

2 — Au-delà du Silence

Hors du Silence, hors du Silence,
emportant avec toi l'ineffable Substance,
emportant avec toi la splendeur et la vastitude,
élève-toi, ô Esprit immortel.
Assignant au Temps son sens illimité,
plonge-toi au cœur de la béatitude hors du temps.
Éveillé dans l'Éternel vivant, trouve refuge dans l'amour Infini,
vis en te trouvant toi-même en sa totalité sans bornes,
noyé dans sa joie et sa douceur,
ton cœur à jamais proche du cœur de la Divinité.

Vaste, possédant Dieu, embrassé par le Merveilleux,
soulevé par Lui dans sa beauté infinie,
l'Amour t'enveloppera, insondable et sans fin,
Joie inimaginable, extase sans limites,
Connaissance omnipotente et Puissance omnisciente,
Lumière sans obscurité, Vérité immémoriale.

Un avec le Transcendant, calme, universel,
seul et libre, et vivant pourtant en toutes choses,
car tous demeurent en toi et tu demeures en tous,
agis dans le monde mais demeure au-delà.
Âme, dépasse les frontières de la vie ; Esprit, surpasse l'univers.
T'élevant par-delà les cimes de la Nature,
transcendant et exaltant l'âme du fini,
monte, portant le monde en ton sein,
ô Verbe recueilli au cœur de l'Ineffable.
Un avec l'Éternel, vis en son infinité,
noyé dans l'Absolu, trouvé dans la Divinité,
Cygne de l'éther suprême au-delà de l'espace volant de par l'univers,
Esprit immortel.

Le tigre et le daim

Tache de lumière glissant dans la verdure au cœur de la forêt,
aux aguets, les yeux luisants, poitrail puissant et pattes feutrées, quelle était cette créature
majestueuse et meurtrière ?

Le vent glissait entre les feuilles, comme s'il craignait que sa voix et le bruit de ses pas
ne perturbent la Splendeur impitoyable,
osant à peine respirer. Mais la noble bête qui rampait, s'accroupit une dernière fois, sans bruit, fatale,
et soudain la mort bondit sur le ravissant daim sauvage, comme il s'abreuvait
sans méfiance au grand étang dans la fraîcheur et l'ombrage de la forêt ;
il tomba, lacéré, et sa dernière pensée vola vers sa compagne restée seule au cœur des bois —
douce, inoffensive beauté anéantie par la puissante et cruelle beauté dans la Nature.

Mais un jour viendra peut-être où le tigre ne bondira plus sur sa proie au cœur dangereux de la forêt,
comme le mammouth qui ne fait plus trembler les plaines de l'Asie ;
alors le ravissant daim sauvage reviendra s'abreuver à la fraîcheur des grands étangs à l'ombre du feuillage.
Les puissants périssent dans leur puissance ;
les tués survivent au tueur.

Qui es-tu, toi qui es venu

Qui es-tu, toi qui es venu
porteur du Nom occulte,
aux ailes de royales ténèbres,
aux yeux d'une flamme qui n'est point encore née ?

Pareilles au lever majestueux
d'un soleil oublié
hors des grottes de la minuit
courent du prodige les traînées de feu.

Le cœur captivé relâche
ses cordes tendues, usées par la passion,
il se prête au jeu de l'immense douceur
de ce qui vit, libre, sur les hauteurs.

La Mère de Dieu

Conscient et éternel un Pouvoir est ici
derrière la tristesse et la naissance mortelle,
l'erreur de la Pensée et la marche pénible et maladroite du Temps.
La Mère de Dieu, sa sœur et son épouse,
fille de sa sagesse, compagne de sa force,
Elle a jailli du cœur secret du Transcendant
pour bâtir l'arc-en-ciel de ses mondes de mental et de vie.
Entre la Lumière supraconsciente absolue
et le vaste labeur aveugle de l'Inconscient,
dans les roulis routiniers du sommeil de la Matière
et le mouvement somnambulique des astres,
Elle impose au Vide froid et réticent
son aventure de la vie, les rêves passionnés de son cœur.
Parmi les Puissances obscures qui œuvrent ici-bas, elle est venue
pour remédier aux maux et aux erreurs de l'Espace
et du monde ignorant changer la tragédie
en une divine Comédie de joie,
en le rire et l'extase de la félicité de Dieu.

La Mère divine est maîtresse de nos âmes ;
nous sommes les partenaires de la naissance de Dieu dans le Temps,
héritiers, nous partageons Son éternité.

La fin ?

Est-ce là la fin de tout ce que nous avons été,
de tout ce que nous avons fait ou rêvé —
un nom oublié, une forme défaite —
est-ce là la fin ?

Un corps pourrissant sous une dalle de pierre
ou dans le feu réduit en cendres,
un mental dissous, perdues ses pensées oubliées —
est-ce là la fin ?

Nos petites heures qui furent et ne sont plus,
nos passions jadis si nobles
mourant, moquées par la terre immobile et le calme soleil —
est-ce là la fin ?

Notre ardent espoir de voir l'homme s'élever un jour vers Dieu
passant à d'autres cœurs,
trompé, tandis que le monde sombre dans la mort et l'enfer —
est-ce là la fin ?

Tombée, la harpe gît, brisée, muette —
le joueur invisible est-il mort ?
Parce que l'arbre est abattu où chantait l'oiseau,
le chant lui aussi doit-il cesser ?

Lui qui dans le mental préparait, voulait, pensait,
refaçonnait le destin de la terre,
lui qui dans le cœur aimait, aspirait, espérait,
lui aussi a-t-il une fin ?

L'immortel-dans-le-mortel est son Nom ;
une Divinité artiste ici-bas
se refaçonne en formes plus divines,
sans cesse, sans repos,

jusqu'à ce qu'on découvre pourquoi naquirent les astres,
jusqu'à ce que le cœur découvre Dieu
et que l'âme se connaisse. Et même alors
il n'y a pas de fin.

Le silence est tout

Le Silence est tout, disent les sages.
Le Silence veille sur l'œuvre des âges ;
dans le livre du Silence le Scribe cosmique, de l'univers écrit les pages :
le Silence est tout, disent les sages.

Et qu'en est-il de la parole, ô orateur ?
Et qu'en est-il de la pensée, ô penseur ?
La pensée est le vin de l'âme, la parole est la coupe ;
la vie, la table du banquet où vient boire l'âme du sage.

Et qu'en est-il du vin, ô mortel ?
J'en suis ivre, assis au portail de la Sagesse,
attendant la Lumière par-delà la pensée et la Parole immortelle.
Depuis longtemps, en vain, je suis assis au portail de la Sagesse.

Comment reconnaîtras-tu la Parole quand elle viendra, ô chercheur ?
Comment reconnaîtras-tu la Lumière quand elle poindra, ô témoin ?
J'entendrai la voix du Dieu en moi et deviendrai plus sage et plus humble,
je serai l'arbre qui se nourrit de lumière et boirai son nectar de douceur.

Les champs intérieurs

Il est plus lumineux éther que ce bleu
trompeur d'une enveloppante voûte céleste,
plus profonde verdure que ce riant assaut
d'ivresse émeraude perlée de larmes de rosée.
Des espaces immortels, céruléens
sont à notre portée et des champs sans ces taches
de terre brune et morne, et des cours d'eau sans fin,
au grave murmure, jonchés de fleurs blanches
comme des étoiles voguant sur un ruban de ciel.
Ce monde caché est d'étoffe plus vraie
que le tissu de confection de la grâce de la terre.
Nous pouvons y marcher, y contempler les dieux
et boire à la coupe d'Hébé tout le nectar
qui nous donnera un corps divin et un visage immortel.

Sur les montagnes

Immenses retraites de silence et de mélancolie,
monts de stérile splendeur, rocs nus, sublimes,
qui cherchent du ciel bleu l'étendue infinie,
leurs neiges éternelles inviolées par le Temps !

Je suis en quête de vos espaces solennels ! Que je puisse enfin,
oubliex de la pensée au long de jours immémorables,
sans voix et sans besoin garder votre vaste refuge
et grandir dans la paix où je demeure.

Car vous semblez méditer, telle cette Âme incréée
qui voit émerger toute chose mais ne crée point,
depuis Sa solitude observant les âges,
seule, indifférente, lointaine. À tout Destin

vous offrez un cœur constant et demeurez impassibles,
sans un mot, consentantes et souverainement calmes.
Une âme est en nous, aussi silencieuse, large
et pure, non créatrice, imperturbable.

Vaine, a-t-on dit

Vaine, a-t-on dit, est l'angoisse de l'homme
et son labeur quotidien,
en vain ses caravanes traversent le désert
du Temps vers l'Éternel.
Épaisse et persistante la nuit défie
tous ses lumineux élans ;
redoutable est la faux de la Mort qui moissonne
ses armées et ses multitudes.

Toute la vie aurait-elle échoué, sommes-nous condamnés
à l'échec pour toujours ?
Des âges ne s'ouvrent-ils pas devant nous
pour un plus noble effort ?
La Beauté n'est-elle pas partout présente dans un monde
dangereux mais captivant,
le Courage qui nous exhorte et la Pensée
appelant à l'Infinité ?

Krishna

Ô immense Lumière et toi, Espace illimité, vaste comme l'esprit,
qui avez-vous étreint et caché, aux membres immortels, au visage de lumière ?
En vain s'étendent l'Espace et le Temps, « Vides nous sommes, il n'y a personne. »
En vain s'affrontent le Moi et le Monde, s'écriant, « Moi, moi seul ! »

Un être est là, Moi du moi, Âme de l'Espace, Source du Temps,
Au cœur de tous les cœurs et de toutes les pensées, Il se tient seul, sublime.
Oh ! pas un Absolu vide, absorbé en soi, splendide, muet :
l'étreinte de Ses mains, les baisers de Ses lèvres font chanter Sa flûte.

Il aime et fait mouvoir tous les êtres, tout est Sien, tout est Lui ;
Des corps sans nombre satisfont ses fantaisies, portent Sa douce extase.
Deux en Un, Deux qui savent la différence riche de sens,
Deux à étreindre pour n'être qu'Un, voilà Son étrange mystère.

Ô vous, pouvoirs du Suprême

Ô vous Pouvoirs du Suprême et de la Mère, le Divin,
initié je suis venu à vous, porteur du signe.
Car je porte en moi le Nom que rien ne peut effacer.
J'ai respiré dans un Espace spirituel illimité
et mon âme à travers les silences insondables a entendu
les voix des dieux de la Connaissance et les merveilles du Mot.

Elle a écouté le secret caché dans la nuit
des infinités inconscientes préfigurant Sa puissance.
Il a surgi des cavernes des ténèbres enveloppées de ténèbres
et les nébuleuses ont été barattées en une mousse d'écume et façonnées,
jusqu'à ce que ces millions d'univers mystiques soulevés
fussent parsemés comme une poussière d'étoiles sur le Dragon du Vide.

J'étais là, alors, dans l'infinitésimal et l'obscur,
âme-semence parmi les semences-de-feu des énergies qui perdurent.
Je sais maintenant pourquoi j'ai vagabondé, Son étincelle
en la minuit de la Matière terrestre, luciole dans l'obscurité,
et pourquoi mon esprit fut emprisonné dans le mutisme des pierres,
âme sans pensée qu'on a laissée sans voix, impuissante et seule.

Dans une montée comme de marées

Dans une montée comme de marées, dans un ondolement d'eaux invisibles,
sur un cri en moi mon âme est soulevée, dans une passion de ma nature
mon cœur s'élève vers toi, ô Miracle, Splendeur inimaginable,
aspirant à la caresse de ta Lumière et l'embrassement de ta Présence.

Si tu pouvais, un jour, poser tes pieds sur ma poitrine où bat ce cœur qui t'adore,
si ton regard pouvait s'unir au mien dans les sanctuaires du silence,
une telle extase m'envelopperait, un tel feu de fulgurance transfiguratrice,
que jamais plus je ne pourrais être homme sur cette terre, mais pareil aux immortels.

Car mon mental serait dissous dans la gloire solaire de la vision de Dieu et de la Connaissance
et mon cœur en serait soudain purifié, affermi, pacifié,
et mes nerfs et mon corps transmués en une divinité éthérée,
vêtue digne du dieu que tu bâtis en moi, pour ton immortel adorateur.

Ô toi, Vie de ma vie, cœur invisible de son extase, toi qui le fait battre à chaque instant,
Ô Face qui fut dévoilée au commencement des mondes dans les immensités,
que ta sagesse telle une Flamme fonde des hauteurs sur les anneaux du python de notre inconscience,
que le vin d'Amour soit versé dans ton calice, que j'en sois ivre pour toujours.

Je n'unirai à toi dans l'océan de ton calme, dans l'éther de ta splendeur,
ta Force coulera en mes veines tel l'ichor chez les Dieux sans-âge, impérissables ;
mon âme et ton âme ne seront plus qu'un seul souffle dans l'aura de ton infinité,
et tressaillira dans la vision de ta beauté et la merveille de ta douceur.

Âme, mon âme

Âme, mon âme, reprends ton essor par-delà les confins de la vie —
loin, loin du tumulte, brûle dans des cieux paisibles,
traverse les brillantes sphères du mental, sans un murmure, voyante, immaculée ;
les pensées voguent vers la terre comme navires chargés de balles de lumière,
les formes de la vérité, robes tissées par les Voyants avec les fils de l'esprit,
venant de havres spacieux survolant des galions lumineux...
les divins échanges et marchandises de la Sagesse vêtue d'or ;
mais ne t'arrête point là, vole loin par-delà l'Espace et le Temps
où ta vraie demeure, immobile et vaste, silencieuse
attend la venue de tes pas ; trônant face à l'infinité
dépouillée de toute pensée, vidée du monde, unis-toi au silence.
Seule, en paix, impassible, d'en haut tu contempleras
empires et hiérarchies, divinités et puissances,
titans, démons et hommes, chacun en son rôle cosmique :
parmi eux tous au centre vivant des forces tourbillonnantes,
le Destin, sous tes pieds, tournant les roues du Temps,
tu verras la Loi du Monde tracée en ses codes sublimes,
mais toi-même demeureras hors toute loi, éternelle, libre.

Âme, mon âme, monte plus haut

Âme, mon âme, monte encore plus haut, traverse la marge de la vie :
élève-toi bien au-delà du Temps, tends vers ton but de lumière,
aux confins du Mental vers les mers spirituelles de l'Infini sans forme.
Traversé par les voiles des dieux, ces galions lumineux,
le silence règne et la pure immensité du Moi unique,
rayonnante, sans ombre, blanche, illimitée, sans trace, une.
Lumière de Dieu planant au-dessus, déployant ses ailes éternelles,
libre, tenue haut par-delà la pensée, vidée de la forme des choses,
perds-toi dans cet espace divin, béatifique, vide, muette,
ensoleillée, hors du temps, immense, seule et absolue.

Surréaliste

J'entendis une sirène hurler après un mouton
eh oh ! ce chant si doux me fit rire et pleurer ;
mais ah ! le mouton se tenait sur cette rive-ci
de l'un-peu-moins et du toujours-jamais-plus.
Je bondis sur son dos ; il sauta dans la mer.
J'approchai des bords de l'éternité,
quand soudain la sirène se remit à hurler.
Plus de mouton ! ... mort d'un mal d'oreille.
Je pris un bateau et cinglai vers le Lointain
dans l'espoir de coloniser l'Étoile polaire.
Mais sur le bateau se trouvait une oie dangereuse
que quelque éternel idiot avait détachée.
Je ne criai pas « Bouh ! » à cet animal sauvage,
mais ce n'était point faute de savoir.
Très vite je fus à terre au milieu de piailllements terrifiants
avec ce féroce bipède cacardant à mes talons.
Effrayé je courus dans l'antre d'un lion
et trois mille hommes en armes se lancèrent à mes trousses.
Le lion déguerpit par sa porte de derrière

et fort contrarié poussa un rugissement morose.
Reprenant courage, j'eus bientôt la hardiesse
de me faufler dans la tanière d'un tigre.
Le tigre grogna ; je me dis que le mieux serait
d'enfiler mon pyjama et d'aller me coucher.
Mais la face du tigre se crispait de réprobation,
aussi détournai-je les yeux de sa grimace.
La nuit, cet animal se mit à me griffer le dos
en grommelant que j'étais son beau-frère.
Je me levai et jugeai bon de m'en aller
chez un docteur : d'ailleurs il faisait presque jour.
Le docteur hocha la tête en s'écriant, « Pour le dos
poivre et sel sont hélas le remède ».
Mais je m'opposai à son assaisonnement
et me dis que ce docteur avait bien peu de raison.
Je revins donc à mon petit lit
car franchement les choses commençaient à se gâter.
Alors le monde embrasé s'écroula naziment
et je me mis en quête de ma robe de chambre.
Je me réveillai (j'avais culbuté sur le plancher).
Un requin tambourinait à ma porte.

Toujours en moi...

Toujours en moi parfaits ton mouvement,

ô Maître du mental.

Le gris du cerveau, la lueur de l'éclair,

le brillant et l'aveugle,

tu les relies pour façonner le monde,

écrivant la pensée sur un rouleau d'or

aux lignes violettes.

Tu as fait du cerveau une tablette,

ô Maître divin.

Tu écris dans la paix, ou, illuminé,

tu t'enivres de ta grandeur.

Puis tu effaces le rouleau dans un éclat de rire,

et en apportes un autre, comme les vagues qui roulent

et se brisent.

Dieu à ta majesté

Dieu à ta majesté
d'absolue sérénité
a conféré un nom
qui la remplit de la lumière
de Sa puissance souveraine.
Il a prodigué une flamme
vive, légère, passionnée
à ton calme et ta suavité.
Ses sept extases,
ô fille du Ciel,
ont saisi tes membres
pareils à des rêves immobiles.

Voyant au cœur profond

Voyant au cœur profond, roi divin des secrets,
source occulte d'amour jaillie du cœur de Dieu,
tu connaissais des voies que jamais dans le Temps nul pied n'avait foulées.
Les mots surgissaient étincelants, vagues-de-flammes des mers de sagesse.

Vaste, ton âme était une marée baignant les côtes du ciel,
les pensées éclataient, brûlantes et nues, traversant la nuit humaine,
les blancs écrits stellaires des dieux, nés du livre de Lumière,
page après page étaient donnés aux enfants enténébrés de la terre.

Abattus sont les murs

Abattus sont les murs et les frontières taillés par une Nature avare,
j'ai été précipité dans des royaumes sans limites de douceur et d'émerveillement.
Brisant les clôtures dressées par les dieux de la Matière et leur forme et leurs traits
— tombées sont les barrières des systèmes et les vetos ont volé en éclats.

Écume argent

Écume argent au pâle Orient
et rouge sang au brillant soleil d'Occident.
Écume argent et une invisible naissance,
rouge sang et la longue mort commencée.

*Notes et commentaires de Sri Aurobindo
sur quelques poèmes*

Ces Notes, qui ne concernent qu'un tout petit nombre de poèmes, sont exclusivement extraites de notes explicatives ou de lettres à des disciples par Sri Aurobindo lui-même.

Dieu — Lui qui est le plus grand des grands — *mahato mahiiyân* — ne dédaigne pas de demeurer dans la motte de terre et le ver, et la vaste impartialité que montre cette humilité témoigne de la grandeur du Divin — telle était l'idée contenue dans la deuxième strophe de mon poème...

Dans la première, l'idée est que Travail, Connaissance, Pouvoir ne peuvent qu'obéir au Divin et Le servir : l'Amour seul peut le contraindre, car par nature l'Amour est don de soi et le Divin se donne en retour.

Quant à la deuxième strophe... : n'avoir aucun mépris pour la motte de terre ou le ver n'indique pas que le non-mépriseur est le Divin : une telle idée serait absolument dénuée de sens et faible au dernier degré. N'importe quel yogi pourrait avoir cette égalité, ou même quelqu'un qui serait loin d'être un yogi. L'idée est que, étant omnipotent, omniscient, infini, suprême, le Divin ne semble pas dédaigner de descendre, même dans les formes les plus viles, les figures les plus obscures de la Nature, et de les animer avec la Présence divine : cela montre Sa divinité.

*

Bandé Mâtaram — (voir le dernier paragraphe, page 261)

*

In horis aeternum — Au vers 4, je voudrais faire remarquer qu'il n'est pas fait allusion au « jour » en tant que mouvement temporel, mais au « midi », au « jour » comme espace illuminé par le soleil plutôt que comme temps ; c'est le moment fixe, en fait, la scène immobile de midi. L'œil est naturellement le soleil

lui-même. Je fais ressortir par le tiret que j'en ai terminé avec mon premier symbole de la « balle d'or », et me tourne vers un second, tout à fait différent.

Au dernier vers, le « quelque chose », deux fois répété, a pour but d'évoquer le sentiment contraire (de trop de précision) : quelque chose d'imprécis et d'insaisissable qui est à la fois rien et toute chose au même moment. On le trouve, sans doute, dans les choses passagères, et tout y est ; mais la découverte n'est pas aussi déterminée que vous le suggérez.

Enfin un dernier point : « Saisi par l'esprit-des-sens » signifie qu'il y a « un esprit dans les sens (qui ne sont pas seulement des sens), qui saisit l'éternel dans ces choses au milieu des heures périssables »...

*

Ce n'est pas sans hésitation que j'écris « un jadis Rien », car j'ai la forte impression que le « jadis » surcharge le rythme et rend l'expression trop difficile et condensée ; par ailleurs, sans lui, le sens paraît ambigu et incomplet —, car « un Rien qui était tout » pourrait être pris dans un sens trop métaphysique, et mon objet n'est pas de me perdre dans les subtilités métaphysiques, mais d'exprimer le contenu d'une expérience. Probablement, dans la forme définitive je courrai le risque de l'ambiguïté et rejetterai cet intrus de « jadis ».

*

L'Oiseau de Feu — L'Oiseau de Feu est le véhicule vivant du feu or de la Lumière divine, du feu blanc du Tapas divin, du feu pourpre de l'Amour divin — et de tout ce que contient la Conscience divine...

L'Oiseau de Feu est l'Oiseau d'Agni, le psychique et *tapas*. Mais tout cela, c'est mentaliser à l'excès, et la mentalisation ôte toujours les trois quarts de la vie aux choses spirituelles. C'est pourquoi je dis que l'on peut voir l'oiseau mais qu'on ne peut rien en dire...

Qu'entendez-vous par « suivre le *bhava* (devenir subjectif) derrière (la couleur et les images du poème) » ? Mettre une étiquette sur l'oiseau et le conserver desséché dans votre musée intellectuel, pour que les professeurs le décrivent à leurs élèves : « Voici l'espèce et voilà comment il est constitué, ici il

y a les os, là les plumes, etc., etc., et maintenant vous savez tout de l'oiseau. Ou aimeriez-vous que je le dissèque un peu plus à fond ? »

*

Transe — *L'Oiseau de Feu* a été écrit en deux jours consécutifs et révisé ensuite ; *Transe*, d'un seul jet — cela n'a pris que quelques minutes... Tous deux ont été terminés le même jour...

*

(vers 10) — C'est naturellement « la lune avec son halo », mais je voulais suggérer, sinon la forme centrale engloutie dans le halo, du moins la lune et le halo comme une seule et même splendeur extatique, comme lorsqu'on est plongé dans l'extase.

(vers 11) — C'est le soulèvement brusque avant le changement. La transe amène un changement de la conscience extérieure et de la nature. Il n'y a de philosophie nulle part.

(vers 12) — Oui, c'est juste (c'est le moi qui est symbolisé par cet océan).

*

Shiva, le Créateur inconscient — L'Inconscient comme source et auteur de toute la création matérielle est une des découvertes principales de la psychologie moderne, mais elle est en conformité avec l'idée de l'hymne védique célèbre (X-129). Dans les Upanishads (*Mandukya* - 5), Prajna, le maître de Sushupti (le sommeil profond), est l'Ishwara et par conséquent le Créateur originel à partir d'un sommeil supraconscient. L'idée du poème est que cet Inconscient créateur lui aussi est Shiva, créant ici-bas la Vie dans la Matière à partir d'une transe matérielle apparemment inconsciente, de même que d'en haut il crée tous les mondes (pas seulement le monde matériel) à partir d'une transe supraconsciente. La Réalité est une Conscience suprême — mais celle-ci est voilée par l'apparence du sommeil supraconscient d'une part, et de l'Inconscience matérielle d'autre part. L'accent dans le poème se porte sur cette dernière ; le supraconscient est seulement suggéré, non indiqué —, il est l'Infinité d'où jaillit la Flamme révélatrice...

La soi-disant « mysticité » de ce poème, l'expression d'une vision spirituelle dans des symboles mi-occultes mi-révélateurs, pourrait fort bien s'avérer intraduisible ; elle dépend d'un élément impondérable qui peut aisément s'échapper ou s'évaporer lors du passage d'une langue à une autre.

*

Les Cieux de la Vie — À l'époque où j'écrivais ce poème, il m'était apparu qu'à deux endroits il manquait quelque chose et qu'il aurait fallu ajouter une strophe — l'une, après la description des Cieux de la Vie, qui serait comme une conclusion, une peinture générale de l'essence des Cieux du monde vital, et l'autre (moins essentielle), dans les paroles de la Voix. Cela demeure évidemment très condensé, mais il ne peut en être autrement. Je pensais cependant qu'une strophe pourrait être ajoutée, suggérant plutôt qu'affirmant le lien entre les deux extrêmes : entre le Divin « involué » dans ses contraires, et le Divin éternel en sa propre nature dévoilée, précédant la descente. L'idée est que les autres mondes ne sont pas évolutifs mais typaux et que chacun présente, dans une perfection limitée, quelque aspect de l'Infini. Mais chacun est complet, entièrement satisfait en soi-même, et ne demande ou n'aspire à rien d'autre, nul dépassement de soi d'aucune sorte. À l'inverse, une telle aspiration s'impose naturellement à l'imperfection de la Terre ; le fait même que le Divin soit là, mais involué dans ses contraires phénoménaux, oblige à un effort pour parvenir au Divin dévoilé — par une ascension, mais aussi par une descente de la Perfection divine pour une manifestation évolutive ici-bas. C'est pourquoi la Terre se proclame « un Pouvoir plus profond que le Ciel », parce qu'elle contient cette possibilité, impliquée dans la présence ici-bas du Divin involué — ce qui n'existe pas dans la perfection des cieux du Vital (ou même du Mental).

*

Où voyez-vous dans *Les Cieux de la Vie* que moi-même ou quiconque prétende que les conditions terrestres sont glorieuses et propres à une Vie divine ? Il n'y a pas ici un seul mot qui le suggère ! Les Cieux de la Vie sont les cieux des dieux du vital et il existe là une harmonie parfaite, mais seulement une harmonie des sens et des désirs vitaux satisfaits et sublimés. S'il doit y avoir une Harmonie, ce devra être de tous

les pouvoirs élevés à leur point culminant et harmonisés. Tous les mondes non-évolutifs sont des mondes limités à leur harmonie propre, comme les Cieux de la Vie. La Terre, en revanche, est un monde évolutif, loin d'être glorieux et harmonieux, même en tant que monde matériel (sauf sous certains aspects), mais au contraire un monde des plus douloureux, disharmonieux et imparfait. C'est pourtant dans cette imperfection que se trouve l'impulsion vers une perfection plus haute et plus variée. Elle contient « le dernier fini » qui cependant aspire au « suprême Infini ». (Elle n'est pas satisfaite par les joies des sens, précisément parce que dans les conditions de la terre elle est capable de voir leurs limitations.) « la Divinité captive dans la fange » (la fange n'est pas glorieuse, aussi n'y a-t-il ici aucune prétention à la gloire et à la beauté), mais ce fait même impose une nécessité de faire éclater cette prison pour atteindre une conscience qui ne cesse de s'élever vers les hauteurs. Et ainsi de suite. Tel est le « Pouvoir plus profond », bien qu'il ne soit pas une plus grande gloire ni une réelle perfection. Tout cela, pour le mental, peut être vrai ou non, mais c'est l'attitude traditionnelle propre à l'expérience spirituelle indienne. Interrogez n'importe quel yogi, il vous répondra que les Cieux de la Vie sont des choses puériles ; même les dieux, disent les Puranas, doivent descendre sur la terre et s'y incarner, s'ils veulent la libération, *mukti*, rejetant l'orgueil de leur perfection limitée ; ils doivent entrer dans « le dernier fini » s'ils veulent arriver à « l'ultime Infini ».

Un poème n'est pas un traité philosophique ni une profession de foi religieuse — il est l'expression d'une certaine vision ou expérience, mondaine ou spirituelle. Ici c'est la vision des Cieux de la Vie, leur perfection, leur limitation, et la contre-revendication de la Terre, ou plutôt de l'Esprit ou du Pouvoir derrière la conscience de la Terre. Cela doit être pris comme tel, comme une expression d'un certain aspect des choses, d'un certain genre d'expérience, pas d'un dogme mental. Elle recouvre une vérité profonde, même si elle n'exprime pas forcément toute la vérité de la question. Dans le poème, également, il n'est pas question d'une vie divine ici-bas, même si cela est suggéré comme le résultat possible inexprimé de l'ascension — parce que la Terre n'est pas mise à l'écart (« En dessous de moi je sentais encore battre le cœur de la Terre ») ; néanmoins, le poème exprime seulement l'ascension vers le Suprême, bien au-delà des Cieux de la Vie, et l'Esprit-de-la-Terre revendique ce pouvoir et ne parle pas d'une quelconque descente d'une vie divine.

Les Cieux de la Vie ne seraient pas des cieux s'ils n'étaient immunes — un ciel où existerait la peur ne serait pas un ciel. Les Cieux de la Vie ont une influence sur la terre, de même qu'en ont les Enfers de la Vie, mais il ne s'ensuit pas qu'ils s'influencent l'un l'autre dans leur domaine propre. Le Surmental peut avoir une influence sur la terre, de même que le peuvent les Pouvoirs hostiles, mais il ne s'ensuit pas que ces Pouvoirs hostiles puissent pénétrer le Surmental — ils ne le peuvent pas : ils peuvent seulement dégrader ce qu'il envoie sur la terre.

Chaque pouvoir du Divin (la vie, comme le mental et la matière, est un pouvoir du Divin) possède son harmonie particulière inhérente à la pureté de son propre principe — c'est seulement s'il est troublé ou perverti qu'il cause du désordre. Cela explique aussi pourquoi l'évolution aurait pu être une harmonie progressive, au lieu d'une suite de discordances à travers lesquelles il faut lutter à chaque pas pour atteindre une harmonie, mais une harmonie pleine d'incertitudes et de meurtrissures ; car le Principe divin est là, au-dedans. Chaque plan, par conséquent, possède ses propres cieux ; il y a les cieux du physique subtil, les cieux du vital, les cieux du mental. Si les Pouvoirs de disharmonie y entraînent, ils cesseraient d'être des cieux.

*

Jivanmukta — Le sujet est l'idéal védantique du « libéré vivant » — *jivanmukta* — même si j'ai peut-être tiré dans la direction de mon propre idéal, qui serait considéré illégitime par le pur Védantin...

*

La « Splendeur » est la lumière. Silence, Lumière, Pouvoir, Ânanda, tels sont les quatre piliers de la conscience du Jivanmukta... Les vers,

« Révélée, elle s'éveille quand la tranquillité de Dieu
enciècle l'océan de l'immuable Nature »,

expriment une expérience spirituelle authentique, un symbole visible qui n'est pas une simple métaphore ornementale, mais correspond à une expérience spirituelle authentique et concrète : au-dedans

de soi-même, une immense étendue océanique de la conscience-de-la-Nature (pas du monde), recouverte par les cieux de la Tranquillité divine et elle-même rendue calme et immobile par cette influence suprêmement envoûtante...

Ce *Jivanmukta* n'est pas simplement un poème, mais la transcription d'un état spirituel, un des plus hauts dans l'expérience intérieure du Surmental. Il n'est déjà pas facile de seulement l'exprimer. Si l'on n'écrit que des idées sur ce qu'elle est ou devrait être, c'est l'échec. Il doit y avoir quelque chose de concret : la forme, l'émotion spirituelle essentielle d'un tel état. Les mots choisis doivent être les mots justes, à leur place, et chaque partie de la description elle aussi à sa place dans un ensemble indiscutable. Surtout pas de verbiage, de fioritures...

Par exemple, à la strophe 4, « possède », « scellant », « étreinte » sont des mots d'une importance capitale pour le sens. Le sentiment d'être possédé par l'ivresse de l'Ânanda, la pression de la force extatique scellant l'amour de telle sorte qu'il ne puisse plus jamais y avoir de division entre l'amant et le Bien-aimé, la sensation de l'étreinte du Très-beau — sont des choses beaucoup plus que physiquement concrètes dans l'expérience (« étreinte » est spécialement employé parce que c'est un mot violent, abrupt, physique — il ne peut pas être remplacé par « dans les mains » ou « sous l'emprise »)... Il en est encore de même à la strophe 5 pour l'expérience formidable et merveilleuse d'être

« Ravi sans mots et sans pensée au sein de l'Éternel », qui est le « Très-beau et Très-aimé ».

*

Nirvâna — Le mystique sent comme réelles et présentes, et même toujours présentes à son expérience, proches de son être, des vérités qui, pour le lecteur ordinaire, sont des abstractions intellectuelles ou des spéculations métaphysiques. Il relate des expériences qui sont étrangères à la mentalité courante ; soit elle les trouve incompréhensibles, soit elle patauge en leur présence comme dans un abîme obscur, ou encore les traite comme des fantaisies poétiques exprimées dans des images combinées par l'intellect.

C'est ainsi qu'un critique a condamné un poème comme *Nirvâna*, sous prétexte qu'il n'y a là que des idées et des images purement intellectuelles et nulle part un quelconque sentiment religieux, aucune

expérience spirituelle. *Nirvâna* fut pourtant la transcription d'une expérience majeure, pour autant que pouvait s'en approcher un langage inventé par le mental humain, et d'une réalisation où le mental était entièrement silencieux ; cette expérience, aucune idée intellectuelle ne pouvait même y pénétrer. On est obligé d'employer des mots et des images si l'on veut transmettre au mental quelque perception, quelque figure de ce qui se trouve au-delà de la pensée. Un vers comme le suivant ne pouvait que confondre encore davantage ce critique :

« Le Permanent illimitable seul
est ici ».

Il a évidemment pris cela pour du jargon, de la philosophie abstraite. Rien de pareil ne s'y trouvait : j'ai senti avec une intensité irrésistible l'illimitabilité ou en tout cas quelque chose qui ne pouvait être décrit par aucun autre terme ; et nulle autre description, sinon le « Permanent », ne pouvait être donnée de « Cela » qui seul existait.

Pour le mystique, il n'y a rien qui soit une abstraction. Tout ce qui est abstrait pour le mental intellectuel possède une concrétude, une substantialité plus réelle que la forme sensible d'un objet ou d'un événement matériel. Pour moi, par exemple, la conscience est la substance même de l'existence et je peux la sentir partout enveloppant et pénétrant tout, la pierre autant que l'homme et l'animal. Un mouvement, un flux de conscience n'est pas pour moi une image mais une réalité.

Que faire alors dans de telles conditions ? Le poète mystique ne peut que décrire ce qu'il a senti, vu en lui-même ou dans les autres ou dans le monde, exactement comme il l'a senti ou vu ou expérimenté dans une vision authentique, un contact étroit ou une identité, et le livrer au lecteur, pour être compris, incompris, ou mal compris, suivant leur capacité. Une poésie d'un genre nouveau requiert une mentalité nouvelle, aussi bien chez celui qui la reçoit que chez celui qui l'écrit.

*

La Pensée-Paraclet — À mesure que la pensée s'élève de plan en plan, elle cesse d'être intellectuelle, devient illuminée, puis intuitive, puis surmentale et, finalement, disparaît dans sa quête d'un suprême Au-delà. Toutefois, ce poème n'exprime aucune idée philosophique ; il y a la perception d'un certain mouvement, c'est tout.

Le « bleu pâle » est la couleur des sphères supérieures du mental, jusqu'à l'intuition. Au-delà, la couleur commence à devenir dorée dans la Lumière supramentale...

La Pensée ne donne pas la Connaissance ; elle est la « médiatrice » entre l'Inconscient et le Supraconscient. Elle force le monde né de l'Inconscient à tendre vers une Connaissance autre que la connaissance vitale intuitive ou simplement empirique, vers la Connaissance qui elle-même dépasse la Pensée ; elle fait venir cette Connaissance supraconsciente et prépare la conscience ici-bas à la recevoir. Elle s'élève dans les royaumes supérieurs et même, en disparaissant dans les plans du Supramental et de l'Ânanda, se transforme en quelque chose qui fera descendre leurs pouvoirs dans le moi devenu silencieux une fois que la Pensée s'est effacée.

Le « rouge or » est la couleur du Supramental dans le physique — le poème décrit la Pensée au stade où elle est en train de subir la transformation et sur le point de s'élever vers l'Infini au-dessus pour disparaître en lui.

« L'hymne au verbe de flamme » est le Mot de l'Inspiration, l'Intuition, la Révélation supérieure, qui est le plus haut sommet que puisse atteindre la Pensée...

L'Hippogriffe est la Pensée divinisée.

*

Il n'y a rien, dans ce poème, qui soit structuré par la pensée ; il y a seulement des visions et des expériences qui se succèdent ; c'est un poème mystique, son unité est spirituelle et concrète, non une construction mentale et logique. Si vous voyez une fleur, demandez-vous au jardinier de la réduire à ses composants chimiques ? Il ne resterait alors ni fleur ni beauté. Le poème n'est pas construit sur des définitions intellectuelles ou des théorisations philosophiques ; c'est quelque chose de vu. Quand vous

gravissez une montagne, vous voyez le paysage et ressentez la joie de l'ascension ; vous ne vous asseyez pas pour dresser une carte avec les noms de chaque roc et chaque pic, ni ne passez votre temps à étudier sa structure géologique — ça, c'est la besogne du géologue, pas du voyageur...

Un poème mystique s'explique par lui-même, ou une idée générale peut en émerger, mais c'est la vision qui compte ou ce qu'un sentiment intuitif peut y puiser, ce n'est pas l'explication ou l'idée ; *La Pensée-Paraclet* est une vision ou une révélation d'une ascension à travers les plans spirituels, mais ne donne ni noms ni descriptions photographiques des plans traversés.

Je voudrais dire un mot à propos des quelques vers du poème qui décrivent les plans spirituels. Ces vers n'ont pas la précision vivante et vigoureuse du début et de la fin et vont moins au fond, ils sont généraux dans leur description et par conséquent, pour quelqu'un qui n'a pas l'expérience mystique, peuvent paraître trop flous et vagues. Mais ils ne sont pas du remplissage ; une description précise et rigoureuse de ces plans de l'expérience aurait rendu le poème trop long, aussi ne sont données que quelques grandes lignes, mais la description est vraie, les épithètes frappent juste et même les couleurs mentionnées dans le poème, « les pieds rouges or » et « les océans de félicité sans fin baignés de pourpre blancheur », sont fidèles à l'expérience. La couleur signifiante — que la critique intellectuelle tient pour symbolique, mais ce sont plus que des symboles — est un élément fréquent dans la vision mystique.

*

Transe de l'attente — À propos de mon emploi de la locution prépositive : dans le vers,

« Méditant solitaire sur mes sommets de calme, des voix autour de moi... »,

il n'y a aucune entorse prépositionnelle, car je n'ai nullement voulu dire « sur mes sommets calmes », mais avais en vue de communiquer sans détours le sens naturel, simple du mot. Si j'écris « les champs de beauté » ou « marchant sur les chemins de vérité », je n'attends pas du lecteur qu'il croie que je parle de « beaux champs » ou « de chemins véridiques » ; de même pour les « sommets de calme » : j'entends par là des « sommets de calme » et rien d'autre ; on retrouve cette tournure dans d'autres vers, notamment « Il s'éleva vers de hauts pics de vision » ou « il s'établit sur les plus hauts sommets de

connaissance ». Le « calme » est le calme de la conscience spirituelle la plus haute à laquelle s'est élevée l'âme, faisant siens ces sommets et regardant de ces hauteurs suprêmes tout ce qui est au-dessous : dans l'expérience spirituelle, dans la vision ou le sentiment occulte qui l'accompagne, un tel calme n'est pas senti comme une qualité abstraite ou une condition mentale, mais comme quelque chose de concret et de solide, une réalité existant en soi à laquelle on parvient, de telle sorte que l'âme qui se tient sur son pic est un fait tangible d'expérience plutôt qu'une image poétique.

Il y a aussi le vers de *Savitri* : « Centre de l'Infinité, une Face de calme extatique » :

le critique a l'air de penser que c'est un pur artifice de langage, la substitution d'une locution prépositive à une épithète, comme si j'avais eu l'intention de dire « une face extatiquement calme » et que j'aie dit à la place « une face de calme extatique », de façon à obtenir un effet de rhétorique illégitime et sans valeur. Je n'ai rien voulu dire de pareil, rien d'aussi fade et pauvre et dépourvu de sens : je voulais évoquer une face qui était une expression ou plutôt une vivante image du calme extatique de la conscience suprême et infinie — en fait c'est ainsi qu'elle peut être le « centre de l'Infinité ».

La figure du Bouddha « libéré », telle qu'elle nous est offerte par l'art indien, est dans ce genre une expression ou image du calme du Nirvâna et pourrait, je présume, être légitimement décrite comme « une figure de calme nirvânique », et il y aurait là une locution heureuse et vivante et non un vulgaire artifice ou une entorse de rhétorique. On doit se rappeler ici que le calme du Nirvâna ou le calme de la Conscience suprême est pour l'expérience spirituelle quelque chose qui existe en soi, qui est impersonnel et éternel et ne dépend pas de la personne — ou de la figure — qui le manifeste.

Il y a encore le vers tiré des *Chants de la Mer*¹,

« Les torrents du déluge s'enfuient, spectre ballotté par la tempête, au-dessus de ton sein de ténèbre ».

1. Recueil de 40 poèmes en bengali de C. R. Das, traduits en vers anglais par Sri Aurobindo.

Ton « sein de ténèbre » n'est pas employé ici comme une simple variante rhétorique et dénuée de sens pour « ton sein ténébreux » ; on aurait plus facilement pu le prendre comme tel s'il avait été question d'une poitrine humaine, bien que même alors cela aurait pu être parfaitement défendable dans un contexte approprié ; mais c'est le sein de la mer, une image pour une immense étendue supportant et reflétant les humeurs ou mouvements de l'air et du ciel, ou qui leur est soumise. Dans le passage qui décrit les pluies du déluge au-dessus du sein de la mer, l'intention est de présenter la peinture d'un fantôme secoué par la tempête traversant une vaste ténèbre : c'est la ténèbre qui doit être soulignée et rendue l'idée prédominante, et le sein ou l'étendue n'est que son support et non la chose essentielle ; ce qui n'aurait pu être suggéré en écrivant simplement « ton sein ténébreux ». Une locution prépositive n'est pas obligatoirement une simple entorse artificielle pour remplacer un adjectif ; par exemple, « un monde de ténèbre et de terreur » signifie quelque chose de plus qu'« un monde ténébreux et terrible », et met en avant la ténèbre et la terreur comme la nature et la constitution propres, la totalité du contenu du monde et pas seulement un attribut.

De même, si l'on écrivait « Lui aussi le lanceras-tu sur ton épée de tranchance ? », ou « le jetteras-tu dans tes fosses d'horreur ? » cela voudrait-il dire seulement « ton épée tranchante » ou « tes horrible fosses », et la tranchance et l'horreur ne voudraient-elles pas plutôt indiquer ou représenter des puissances formidables dont l'épée est l'instrument et les fosses l'habitation ou le repaire ? Ce serait de la rhétorique, mais une rhétorique non dépourvue de valeur et possédant en soi un sens et un pouvoir. Rhétorique est un mot avec lequel on peut démolir quelque chose que l'on n'aime pas ; mais la rhétorique, d'une espèce ou d'une autre, a toujours constitué une part importante de la plus grande littérature du monde. Démosthène, Cicéron, Bossuet et Burke sont des rhétoriciens, mais leurs œuvres se rangent parmi les meilleurs modèles de prose qui nous aient été légués.

Lectures conseillées :

Sri Aurobindo

(traductions françaises)

La Poésie future, Sri Aurobindo Ashram, 1999.

Savitri, Latin Pen, traduction Raymond Thépot.

Savitri, Institut de Recherches Évolutives, Paris. Traduit par Satprem.

Longs Poèmes de Sri Aurobindo, Latin Pen, traduction Raymond Thépot.

Iliad, Latin Pen, traduction Raymond Thépot.

(en anglais)

Collected Poems, Complete Works of Sri Aurobindo, vol. 2. Sri Aurobindo Ashram.

Letters on Poetry and Art, Complete Works of Sri Aurobindo, vol. 27. Sri Aurobindo Ashram.

Letters on Savitri, edited by K.D. Sethna (Amal Kiran), Sri Aurobindo Ashram, 2000.

Les Poèmes

I — 1900-1914

Durga Stotra 11
La Mère des rêves 15
Invitation 17
Qui 18
Réminiscence 21
Un arbre 21
À la mer 22
Révélation 24
La mer la nuit 25
Imagination d'enfant 26
La prière du Védantin 27
Renaissance 29
Le chant de triomphe de Trishancou 32
Vie et Mort 34
Soir 34
Parabrahman 35
Dieu 38
La peur de la mort 39
Karma (complainte de Râdha) 40
Quels sont ces propos 42
Pleurer sur le couchant 43
J'ai cent vies 44
Épiphanie 45

À R. pour son anniversaire 47
Ô Volonté de Dieu 50
Bandé Mâtaram 51

II — c. 1930-1938

Enfer et Ciel 57
Kamadeva 60
Vie 61
In horis æternum 63
L'Oiseau de Feu 64
Transe 66
Shiva – Le Créateur inconscient 67
Les Cieux de la Vie 69
Jivanmukta 73
Transformation 75
Nirvâna 76
Les Autres Terres 77
Lune de deux Hémisphères 78
La Pensée-Paraclet 79
Rose de Dieu 80
J'allais le long des eaux 82
Vers les monts du Silence 85

Oh! mais comme était beau son visage 85
 Au terme du temps 86
 En quelque vague aurore 87
 Ailée de dangereuse déité... 88
 Ô vie, ton souffle 89
 Comme si s'enflammaient les espaces 90
 Du large une vague 91
 Sur la rue grise 92
 Volait le vent 92
 Ô pallium de la Nuit noire 93
 Musa Spiritus 94
 Le labeur d'un Dieu 96
 Épouse du Feu 102
 L'Oiseau bleu 103
 Mahâlakshmî ou La Mère 105
 Le yogi sur le tourbillon 106
 Le royaume intérieur 107
 Le Jeu du monde (L' Ishwara à l' Ishwarî) 108
 Lune-symbole 111
 Un fils de l'éclair 113
 La mort d'un dieu (1) 114
 La mort d'un dieu (2) 115
 L'Inconscient et le Feu-voyageur 116
 Le Roi du Feu et le Messager 118
 Dans le silence de minuit 120
 Une voix s'éleva 121

III — LES SONNETS

— juillet 1938-octobre 1939

L'ouïe divine 125
 Découvertes de la science 126
 Les voies de l'Esprit (1) 127
 Les voies de l'Esprit (2) 128
 La science et l'inconnaissable 129
 L'Homme médiateur 130
 L'Infini infinitésimal 131
 Évolution (Tout n'est pas achevé...) 132
 L'appel de l'impossible 133
 Contrastes 134
 L'Homme, animal pensant 135
 L'Homme, despote des contraires 136
 Électron 137
 L'Universel immanent 138
 Béatitude de l'identité 139
 Le pèlerin de la Nuit 140
 Le Plan caché 141
 L'Esprit-témoin 142
 L'Inconscient 143
 Libération (1) 144
 Conscience cosmique 145
 La Lumière d'or 146
 Unité de la Vie 147
 Évolution (J'entrai dans un lieu...) 148
 L'appel de lumière 149

L'Homme cosmique 150
 Les dictateurs d'airain 151
 Forme 152
 L'aventure de l'infini 153
 Le plus grand Plan 154
 L'incarnation universelle 155
 La Divinité 156
 La déesse de pierre 157
 Krishna 158
 Shiva 159
 La parole du silence 160
 L'infinité du moi 161
 L'être duel 162
 Lilâ 163
 Soumission 164
 L'Artisan divin 165
 L'Hôte 166
 Le souverain intérieur 167
 Création 168
 Un rêve de science surréelle 169
 Dans la bataille 170
 Le petit ego 171
 Le miracle de la naissance 172
 Moments 172
 La Béatitude du Brahman 174
 L'énigme humaine 175
 Le corps 176
 Libération (Mon mental, mon âme...) 177
 Lumière 178
 L'Île de Soleil 179
 Le moi 181
 « Je » 182
 L'Esprit cosmique 183
 Le Napoléon-nain (Hitler, octobre 1939) 184
 Omniprésence 187
 Les fondations de l'inconscient 188
 Immortalité 189
 Advaita 190
 Le temple au sommet de la montagne 191
 Parce que Tu es 192
 Vision divine 193
 L'infini invisible 194
 Désespoir sur l'escalier 195
 Les sens divins 196
 La danse cosmique
 (Danse de Krishna, danse de Kâlî) 197
 Le moi un 198
 Un jour – le petit-peu-plus 199

 IV — 1940-1950

 Les enfants de Wotan 203
 Notre Mère l'Inde 205
 Unité-d'océan 207
 Transe de l'attente 208
 Vent-de-flamme 209

Âme dans l'ignorance 211
Le Bateau de rêve 212
Le Témoin et la Roue 213
Descente 214
Le bateau perdu 216
Renouveau 218
Paysage d'âme 219
Ascension — 1 - Le Silence 220
 — 2 - Au-delà du Silence 222
Le tigre et le daim 224
Qui es-tu, toi qui es venu 225
La Mère de Dieu 226
La fin ? 228
Le silence est tout 230
Les champs intérieurs 231

Sur les montagnes 232
Vaine, a-t-on dit 233
Krishna (Ô immense Lumière et toi...) 234
Ô vous, pouvoirs du Suprême 235
Dans une montée comme de marées 236
Âme, mon âme 238
Âme, mon âme, monte plus haut 239
Surréaliste 240
Toujours en moi 242
Dieu à ta majesté 243
Voyant au cœur profond 244
Abattus sont les murs 245
Écume argent 245

Notes sur les Poèmes 249